

## **Les trois suicides d'Évariste Galois**

Marie La Palme Reyes

**Pièce en deux actes**

**Personnages par ordre d'entrée :**

**Évariste Galois**  
**Louis Auguste Blanqui**  
**Témoin A**  
**Le Coryphée**  
**Le Chœur**  
**Les assistants**  
**Témoin B**  
**Auguste Chevalier**  
**Madame Galois**  
**Alfred Galois**  
**Arthur Schnitzler**  
**Otto Schreier**  
**Participant D**  
**Participant E**  
**François Raspail**  
**Ernest Duchatelet**  
**Alexandre Dumas**  
**Prosper Mérimée**  
**Frédéric Lemaître**  
**Le comédien**  
**Maître Dupont**  
**L'avocat général**  
**Le président**  
**Stéphanie Dumotel**

***Indications scéniques :** La scène devrait être divisée en trois tableaux différents (représentant trois époques : 1832, 1852, 1930) posés sur des paliers à différentes hauteurs. Le tableau de droite, le plus bas, devrait prendre plus d'espace, car c'est là que se passera surtout l'action. En haut, à gauche de la scène : Café Central à Vienne autour des années 1930, soit presque un siècle après la mort d'Évariste Galois. Arthur Schnitzler, écrivain et Otto Schreier, mathématicien, tous deux viennois. Habits d'époque. Le tableau du milieu : la mère d'Évariste Galois, Adélaïde-Marie Demante, dans son salon. Habits d'époque. Les décors de ces deux tableaux resteront les mêmes durant toute la pièce. Seuls les éclairages changeront. S'inspirer du décor du Café Central à Vienne qui vient d'être restauré. Les décors du dernier tableau, en bas, à droite seront modifiés selon les actes et les scènes. Durant la Scène 3 de l'Acte I, où parleront Schnitzler et Schreier, Galois sera en scène dans le tableau de droite en bas, debout ou assis avec un livre qu'il étudie ou non. Lui seul, l'air concentré les mains derrière le dos ou derrière la nuque, dans une attitude sérieuse et réfléchie. Tout se passe dans sa tête. C'est ce que l'on doit comprendre. Galois sera toujours en scène.*

*Au premier acte, les trois tableaux sont sur trois paliers posés à des hauteurs différentes. À la première scène du deuxième acte, les tableaux de 1930 et 1852 sont à la même hauteur. À la troisième scène du deuxième acte, les trois tableaux sont à la*

*même hauteur. Au début de la pièce, laisser le rideau ouvert. Les acteurs pourraient alors arriver lentement et prendre place comme à l'orchestre avant l'arrivée du chef d'orchestre. Ils pourraient parler entre eux, et aussi entre les différents paliers, comme s'ils accordaient leurs instruments. On pourrait même entendre des sons d'un orchestre en train de s'accorder pour créer davantage l'illusion. Il faudrait que les spectateurs réalisent à ce moment qu'il y a trois époques différentes.*

*Le Chœur est composé de cinq voix. Deux femmes et trois hommes dont le Coryphée (voix de basse) vêtus de longues robes de velours vert et portant un masque ne couvrant que les yeux. Tous sont sur un escalier traversant en diagonale le mur du fond de la scène, derrière les trois tableaux. Le Coryphée est placé au centre de cette diagonale, il est le seul à ne pas porter de masque. Ils peuvent intervenir dans toutes les scènes. Un genre de conscience fatidique que personne ne voit, sauf Galois (et l'auteur de la pièce : Schnitzler). Ils pourront déclamer et reprendre certaines phrases en canon. Une voix ou deux ou toutes, selon les besoins de la mise en scène ou encore, lorsqu'il y a plusieurs phrases dans une tirade, les voix de femmes et celles des hommes peuvent alterner d'une phrase à l'autre. Les paroles du Coryphée ne seront dites que par celui-ci. Genre récitatif pour tous. L'unisson devra être employé rarement et surtout pour créer un impact sentencieux.*

*La mise en scène sonore : des voix, des murmures de foule, des imprécations, des bruits d'ustensiles et de vaisselle dans la scène du restaurant, les sons du glas, ainsi que le Requiem de Mozart à la fin et au début de la pièce.*

*Un rétroprojecteur est nécessaire pour les explications mathématiques. Il faut donner l'impression d'un papier brouillon posé sur la table où griffonne Otto Schreier lorsqu'il explique la théorie de Galois à Arthur Schnitzler.*

**Dédicace:** *Je dédie cette pièce de théâtre à mon plus impartial critique et patient lecteur, Gonzalo, sans qui l'œuvre mathématique de Galois serait restée du chinois ... non seulement pour le Chœur.*

*Linz, Aarhus et Montréal*

*Première version, été 2000*

*Deuxième version, août 2002*

## Acte I

### Scène 1

*Requiem de Mozart. Cimetière. En bas à droite, une fosse ouverte, un monticule de terre, pas de prêtre. Des notables et les employés de la mairie suivent le cercueil tout en se dirigeant vers le monticule. Trois coups de glas, lents comme les trois coups qui précèdent le lever du rideau. Le cercueil est porté par des notables de Bourg-la-Reine ainsi que par Évariste Galois, Alfred Galois et Auguste Chevalier. Louis Auguste Blanqui, les témoins A et B ainsi que des spectateurs regardent passer le cercueil. Tout se passe avant d'arriver au monticule.*

**Évariste Galois** : Père, père, pourquoi m'avez-vous abandonné? Pourquoi avez-vous donné à ce curé le pouvoir de me rendre orphelin? Pourquoi, père, ne m'avez-vous pas confié votre détresse? Je vous aurais dit que votre honneur était au-dessus de ces viles calomnies. Je vous aurais dit que la médiocrité est notre unique compagne sur cette terre. La Patrie ne réclamait pas de vous ce sacrifice qui aujourd'hui devient mien. Je n'ai plus de compagnon, je n'ai plus d'ami, je n'ai plus de père. ... Père, je vous rejoindrai bientôt. Déjà, se tisse autour de moi, la trame des événements qui me ramèneront auprès de vous. ... Pourquoi ces masques qui envahissent le cimetière? (*Galois voit le Chœur, il est le seul à le voir.*) J'ai peur de ces ombres qui se profilent devant moi. Père, ne me laissez pas seul, tendez-moi votre main.

**Louis Auguste Blanqui** : Le désespoir de cet enfant m'afflige.

**Témoin A** : C'est le jeune Évariste Galois. Il n'a que dix-huit ans. C'est son père, le maire de Bourg-la-Reine, que l'on porte en terre. ... Il s'est suicidé, il y a deux jours, suite à une malheureuse histoire d'honneur.

**Louis Auguste Blanqui** : Oui, je sais, je connais Évariste pour l'avoir entrevu lors de réunions politiques.

**Le Coryphée** : Depuis le 25 octobre 1811, le destin d'Évariste Galois s'est mis en marche. D'abord, lentement, au rythme de la tendre enfance et, à mesure que tourne la roue des connaissances acquises, le mouvement s'accélère. Il ne s'arrêtera qu'avec celui de son cœur.

**Le Chœur** : C'est un train avançant à vive allure sur les rails d'une organisation sociale qui condamne le génie à un éternel déni de justice au profit de la médiocrité généralisée.

**Le Coryphée** : Il conduit aujourd'hui le deuil de son père de Saint-Étienne-du-Mont, où, malgré son suicide, les prêtres ont consenti à recevoir son corps, jusqu'au cimetière du Bourg-la-Reine, où le conseil municipal lui a offert une tombe. La population accueille, une dernière fois, son maire. ... Le cortège funèbre passe devant le clergé qui s'est rassemblé sur le parvis de l'église du Bourg-la-Reine. Le curé, auteur des calembours qui ont acculé le maire au suicide, pavoise. C'est une provocation. Les insultes fusent.

*Des murmures, des grognements qui montrent la hargne du public se font entendre durant la conversation qui suit.*

**Les assistants** (*différentes voix anonymes*) : Les Jésuites, encore les Jésuites. ... Toujours les Jésuites! ... Quels hypocrites! ... Ils viennent assister au triomphe de leurs machinations diaboliques. ... À bas les Jésuites! ... À bas les Jésuites, suppôts des Bourbons!

**Témoin A** : Je travaille à la mairie depuis de nombreuses années. Je connais tous les tours et détours de ses escaliers et de ses recoins. Mais de là à connaître les tours et détours du cerveau de monsieur le curé et de son Église, c'est une autre histoire. Que c'est triste tout ça!

**Louis Auguste Blanqui** : Vous en dites trop et pas assez. Allez, racontez.

**Témoin A** : Oh! Mais non, je tiens trop à mon travail.

**Louis Auguste Blanqui** : Parlez sans crainte. Mon nom est Louis Auguste Blanqui, je suis le chef de l'opposition républicaine.

**Témoin A** : Notre maire a su depuis quinze ans conserver son indépendance vis-à-vis des pouvoirs religieux et royaux, tout en respectant son serment de fidélité au roi. Cet honnête homme a été accusé par le curé d'avoir fait circuler des couplets bêtes et licencieux tournant, comble de perfidie, un membre de sa propre famille en ridicule. Ne pouvant supporter le scandale, il s'est suicidé. Comment a-t-il pu se laisser berné par tant de méchanceté et croire que le peuple accorderait foi à ces calomnies?

**Témoin B** : Il était fort de notre appui et pouvait résister fermement à l'omnipotence du curé. Ce doit être une vengeance de ce dernier et de quelques fonctionnaires jaloux de son prestige. La collusion de la royauté et de la religion ...

**Louis Auguste Blanqui** : L'hostilité de Charles X contre le ministère Martignac fausse notre vie politique et donne de l'audace au parti réactionnaire. Mais ceci n'est qu'une tempête dans un verre d'eau. L'emprise des curés sur notre société est beaucoup plus pernicieuse et durable.

**Témoin A** : Oui, vous avez raison. Notre société est soumise à une véritable purification théocratique.

**Louis Auguste Blanqui** : Épuisés par les guerres, nous devons encore payer des milliards pour rapatrier des aristocrates qui veulent retrouver leurs privilèges d'antan.

**Témoin A** : Dans quel monde vivons-nous? Les siècles à venir regarderont ces décennies et n'y verront qu'un radeau à la dérive sur une mer de passions écorchées à vif.

**Louis Auguste Blanqui** : Le Radeau de la Méduse était prémonitoire de ces décennies. Pour moi, ce radeau restera le symbole de notre vie politique et sociale.

**Témoin B** : Regardez! On a lancé une pierre à la tête du curé. ... On l'a atteint en plein front. ... Il saigne. ... Lui et son adjoint prendront le contrôle du conseil municipal qui leur échappait depuis plus de quinze ans.

**Le Coryphée** : Au milieu du tumulte des passions politiques, Monsieur Nicolas-Gabriel Galois, maire du Bourg-la-Reine, est mis en terre, devant ses fils, Évariste et Alfred.

**Le Chœur** (*n'employer l'unisson que parcimonieusement, différents choristes disent ces phrases*) : Évariste est accablé par l'injustice de la mort de son père... Déjà, dans son esprit se déploient les tentacules d'un complot fomenté par la royauté, la religion et l'élite académique visant à éteindre le feu du génie qui le consume... Dorénavant, ses défauts comme ses vertus seront employés à sa perte... Ses amis et ses ennemis ne seront que des accidents de parcours jalonnant un chemin déjà tracé par les caprices du sort.

**Le Coryphée** : Écoutez ce qui suit et vous verrez avec quelle fougue juvénile il se porte au-devant de son malheur.

## Scène 2

*Auguste Chevalier, le plus fidèle ami d'Évariste Galois, visite madame Galois et y rencontre Alfred Galois, le 2 juin 1852.*

**Auguste Chevalier** : Bonjour, Madame. Comment allez-vous? Voici quelques fleurs que je vous prie d'accepter.

**Madame Galois** : Comme c'est gentil à vous de venir me visiter, en ce triste anniversaire. Oh! Que ces fleurs sont belles. Merci. ... Venez vous asseoir. Vous prendrez bien une tasse de thé avec moi.

**Auguste Chevalier** : Je ne voudrais pas vous déranger.

*En disant ces mots Auguste Chevalier porte la main gauche derrière sa nuque en relevant la tête.*

**Madame Galois** : J'étais sur le point d'en prendre une moi-même. Venez, assoyons-nous près de cette fenêtre. Vous revoir est, pour moi, retrouver un peu d'Évariste. Vous avez une façon de mettre la main gauche derrière votre nuque qui me le rend soudain si présent. Ça fait déjà vingt ans. ... Vingt ans... Comme le temps passe... Alfred est de passage à la maison. Je vais l'inviter à prendre une tasse de thé avec nous.

**Auguste Chevalier** : Je serais très heureux de le revoir. Ça fait plus de quinze ans ...

*Madame Galois sort du salon avec les fleurs et revient avec Alfred et les fleurs déposées dans un pot d'eau.*

**Alfred Galois** : Auguste, quelle joie de te revoir! Tes visites rendent maman si heureuse, ... même en ce triste anniversaire.

*Ils s'assoient tous les trois et madame Galois sert le thé et des beignets.*

**Madame Galois** : C'étaient les beignets préférés d'Évariste. Je tiens cette recette de pâte à frire de Carême. Saviez-vous que nous devons la connaissance des beignets aux croisades? Le Sire de Joinville nous apprend qu'en rendant la liberté à Saint Louis, les Sarrasins lui présentèrent des beignets. Désirez-vous un nuage de crème dans votre thé ou une tranche de citron ou peut-être une goutte de cognac?

**Auguste Chevalier** : Un nuage de crème s'il vous plaît. Merci, madame. C'est toujours un plaisir de vous entendre raconter notre histoire comme si elle vivait parmi nous; vous n'avez guère changé depuis nos premières rencontres. *(Puis s'adressant à Alfred.)* Je constate qu'Évariste devient, aux yeux des savants d'aujourd'hui, de plus en plus mathématicien et, ... de moins en moins révolutionnaire. Les mathématiciens commencent enfin à comprendre la complexité et la grandeur de ses travaux algébriques ... et la France préfère oublier son action politique.

**Alfred Galois** : Lui qui a donné sa vie pour la Patrie, oublierait-on déjà son sacrifice? Il a été assassiné par un homme à la solde des conspirateurs antirépublicains. Il a été victime de la police personnelle du roi.

**Auguste Chevalier** : Mon cher ami, comment peux-tu encore croire cela quand Évariste, lui-même, a écrit que ce sont des patriotes qui l'ont tué? Je t'avais pourtant fait lire les deux lettres qu'il écrivit la veille de son duel.

**Alfred Galois** : Je n'ai jamais oublié ces lettres. Mais pourquoi ses adversaires ne voulaient-ils pas la présence d'autres patriotes au duel? Pourquoi? Pour ma part, je crois qu'ils étaient à la solde de la police du roi, se prétendaient patriotes et avaient peur d'être reconnus. Évariste avait aussi écrit qu'il emportait au tombeau une conscience nette de mensonge, nette de sang patriote. ... Remarque bien qu'il dit « nette de sang patriote ». Comment aurait-il pu écrire ces mots, la veille du duel où il devait, selon toi, peut-être, tuer un patriote. Non, non, ça n'a pas de sens! Il savait que ses adversaires étaient de faux patriotes. Mais, pour une raison d'honneur que je ne comprends pas, il les absout d'avance. Évariste s'est lancé tête baissée dans un guet-apens comme le fit notre propre père trois ans auparavant. Ceux qui l'ont ourdi savaient que brandir le mot 'honneur' devant Évariste, c'était agiter une cape rouge devant un taureau.

**Le Chœur** : Son amour fraternel, sa dévotion à la mémoire de son frère, et non la logique, s'expriment par sa bouche

*Les interventions du Choeur doivent être perçues comme des arrêts logiques de la conversation. Les acteurs doivent continuer à agir, à boire, à marcher, etc.*

**Auguste Chevalier** : Ce qui m'a surpris à ce moment, c'est que, seulement quatre jours avant le duel, j'ai reçu de lui une lettre me disant qu'il viendrait me voir le 1<sup>er</sup> juin, date de sa libération complète des mains de la justice. Pourtant, sa lettre était triste et navrante. Mais, comme c'était le ton qu'il adoptait volontiers avec moi depuis un an ou deux, je n'y vis rien d'étonnant. Cependant, un post-scriptum aurait dû me mettre sur un pied d'alerte. Il s'y disait désenchanté de tout, même de l'amour de la gloire, et, il ajoutait : « Comment un monde que je déteste pourrait-il me souiller? Réfléchis bien! » ... Je me reproche toujours mon aveuglement, j'aurais dû accourir à ce moment, mais je pensais que le 1<sup>er</sup> juin serait assez tôt pour l'aider à reprendre son équilibre. ... Il est mort le 31 mai, un jour avant que mes bonnes intentions n'entrent en action!

**Le Chœur** : «Carpe diem» avait pourtant dit Horace. Mets à profit le jour présent. Et toi, Auguste Chevalier, qu'as-tu fait? Réfléchis bien!

**Madame Galois** : Ce n'est pas la politique qui a tué Évariste, ce sont les mathématiques.

**Le Chœur** : Les mères font parfois d'étranges remarques. Notre expérience millénaire nous a appris à nous méfier de leur sagesse matricielle.

**Auguste Chevalier** : Madame, sauf votre respect, permettez-moi de vous contredire. Évariste vivra à cause des mathématiques. Vingt ans après sa mort, on commence à comprendre les implications magistrales de son œuvre. Il deviendra une des gloires de la France. Le temps, pour lui, si peu généreux durant sa vie, le deviendra durant sa mort.

**Madame Galois** : J'ai l'impression qu'Évariste nous a quittés le jour où il commença ses études au Lycée Louis-le-Grand. Dès son entrée, il a été exposé aux remous des politiques contraires de notre pays perturbé. Sa sensibilité en a été exacerbée et c'est par la suite qu'il découvrit les mathématiques dont il devint la proie et la victime consentante.

**Le Chœur** : Si Évariste l'entendait!

**Madame Galois** : Jusqu'à là, il avait été un enfant si aimable et affectueux, prévenant et imaginaire. Il était vif et plein d'entrain. J'ai eu le bonheur de veiller sur son éducation scolaire durant sept ans. Je fus sa première institutrice. C'est avec moi qu'il découvrit les enseignements de Cicéron, de Sénèque, de Plutarque.

**Le Chœur** : Pauvre enfant!

**Madame Galois** : J'ai eu la satisfaction de voir sa jeune sensibilité frémir, aux récits des exploits de nos héros antiques. Environ deux ans après son entrée comme interne au Lycée, il changea du tout au tout. Il devint sombre, introverti, frondeur, et je dirais, presque méprisant envers ses professeurs qui ne pouvaient, pas plus que nous d'ailleurs, comprendre ses transformations. Aux vacances, il prit alors l'habitude de se retirer et ne

participa plus aux rencontres familiales. À mes reproches, il répondait : « Mère, vous ne pouvez pas me comprendre. Je suis confronté à de magnifiques idées. Je vois des structures mathématiques abstraites, des symétries que je me dois de faire connaître. Les outils mathématiques, me manquent. Il me faut les créer. De là, mon silence et mon enfermement, et non ce mépris dont vous m'accusez si injustement. »... J'avoue que je ne l'ai pas compris. Ah! Mon petit. Il me semble t'avoir abandonné.

**Auguste Chevalier** : Madame, oubliez-vous que c'est vous qui lui avez inculqué ces idées de générosité, de liberté, de curiosité et de probité intellectuelle? Et votre mari, madame, n'était-il pas un maître et un modèle pour Évariste? Dans l'intransigeance de sa jeunesse, Évariste s'est consacré, corps et âme, à sa patrie et aux mathématiques, avec pour l'une comme pour l'autre de ses maîtresses capricieuses, une exaltation dénuée de toute mesure.

**Madame Galois** (*avec vivacité*) : Vous accusez Évariste de manquer de mesure. Mais comment aurait-il pu rester calme lorsque le sort s'acharnait contre lui? Ses professeurs ne surent jamais reconnaître son génie. Il échoua, une première fois, aux examens d'entrée de l'École polytechnique, puis il perdit son père à cause de la collusion entre le clergé et les Bourbons. Quelques jours après ce deuil cruel, il échoua une deuxième fois, aux examens d'entrée. Terriblement déçu, il décida de poursuivre ses études à l'École normale supérieure. Peu après, il présenta un manuscrit à l'Académie des sciences. M. Cauchy perdit le manuscrit.

**Le Chœur** : Elle va beaucoup trop vite. Il faudrait le dire à l'auteur. Donnez-lui un verre d'eau, elle va s'étouffer.

*Madame Galois tousse et prend une gorgée de thé.*

**Auguste Chevalier** (*reprenant la conversation à pied levé, avec vivacité*) : On l'empêche de participer à la révolution de juillet 1830. Il est mis à la porte de l'École normale supérieure. Il s' enrôle dans la Garde nationale. La Garde nationale est dissoute. Il présente un nouveau mémoire. À cause d'une facétie de garnement, il est traduit en justice. Il est acquitté. Il apprend alors que son mémoire est rejeté par M. Poisson. Il est arrêté lors d'une manifestation républicaine et mis en prison. Après plus de trois mois d'enfermement, il est condamné à six mois de prison à Sainte-Pélagie. Malgré tout, il continue son travail mathématique. Puis, à cause du choléra, il est transféré à la maison de santé du Sieur Faultrier.

**Madame Galois** (*exaltée*) : C'est là qu'il tombe dans les mailles du filet d'une coquette. Il est provoqué en duel. Il meurt, à vingt ans, des suites de ce duel, le 31 mai 1832. ...

**Le Chœur** : Tout ça en moins de trois ans.

**Madame Galois** (*lentement et pensive*) : Que de souvenirs! ... Que de souvenirs! ... Sa vie me remet en mémoire ces paroles d'Ajax : « Les dieux me sont hostiles, l'armée grecque me hait, je suis un objet d'horreur pour tout ce pays troyen ... Il faut chercher

quelque moyen de montrer à mon vieux père que son sang n'a pas dégénéré. C'est bassesse de désirer une longue vie, si elle n'a que des maux à nous offrir. ... Vivre ou mourir, mais sans faillir à l'honneur, c'est le devoir de l'homme bien né. »

**Alfred Galois** : Oui, maman, et souvenez-vous que le Coryphée ajoute : « Nul ne prétendra que tes paroles ne viennent pas du fond du cœur, Ajax : elles te peignent tout entier. Cependant, calme-toi, permets à tes amis de fléchir ta résolution et laisse fuir ces sombres pensées. »

**Le Coryphée** (*insulté*) : On m'enlève les paroles de la bouche maintenant.

**Auguste Chevalier** : Ni Ajax, ni Évariste n'écouteront ces sages conseils. Loin de moi l'idée d'accabler Évariste et vous savez combien je le tiens en haute estime, mais n'aurait-il pas provoqué le sort par son impatience? Liouville me rapportait ...

**Alfred Galois** : Liouville doit tout faire pour sauver la face de l'Académie des sciences qui est en partie responsable de la mort de mon frère.

**Auguste Chevalier** : Un instant. Tout n'est pas si simple. Les mathématiques pures et appliquées du monde entier, pour être reconnues, doivent passer par les mains de quelques membres de l'Académie surchargés de travail qui, en plus de leurs cours et de leurs propres recherches, étudient chaque année des centaines de mémoires sur des sujets les plus divers, puis, doivent remettre un rapport juste et impartial dans les plus brefs délais. MM. Cauchy et Poisson, célèbres mathématiciens eux-mêmes, étaient deux de ces membres à qui l'on demandait l'impossible, mais qui s'empressaient de satisfaire aux exigences ridicules de ce système sans oser le critiquer.

*Quelques moments de silence où tous boivent et mangent.*

**Auguste Chevalier** : Ne trouvez-vous pas étonnant qu'Évariste ne se soit jamais préparé pour passer l'examen d'entrée de l'École polytechnique? Il voulait pourtant y être admis, autant pour des raisons scientifiques que politiques; les polytechniciens étaient d'ardents républicains. Comment se fait-il qu'Évariste ne l'ait pas fait? Tous ceux que j'ai connus, même les plus doués, prenaient au moins un an avant d'affronter cet examen.

**Madame Galois** : Mais, Auguste, cet examen n'avait aucun sens pour Évariste. J'entendais M. Delacroix dire l'autre jour par rapport au problème des concours en peinture : « Je me figure le grand Rubens étendu sur le lit de fer d'un concours. Je me le figure se rapetissant dans le cadre d'un programme qui l'étouffe, retranchant ses formes gigantesques, ses belles exagérations, tout le luxe de sa manière. » En fait, on demandait à Évariste, d'être moins que lui-même.

**Alfred Galois** : La stupidité des questions le mit hors de lui. ... Il s'emporta.

**Auguste Chevalier** : Aujourd'hui, avec le recul des années, je me demande si son intransigeance que nous voyions tous alors comme une pureté de cœur, ne fut une des

causes de sa perte. Une de nos gloires nationales, Cauchy, lui-même enfant prodige, se prépara pendant un an avec les meilleurs professeurs avant de se présenter.

**Alfred Galois** : Évariste élaborait tout son travail mathématique dans sa tête, il n'écrivait presque jamais ou, alors, des résumés succincts.

**Auguste Chevalier** : Ensuite, il s'étonnait du fait que ses professeurs ne puissent suivre ses raisonnements. Après toutes ces années, on ne saisit même pas encore toute l'ampleur de ses travaux. Sa tragédie fut d'arriver, presque sans effort, à saisir les mathématiques abstraites de son temps et d'en concevoir une immense fierté qui le rendit quelque peu frondeur. Très peu de mathématiciens ont trouvé grâce à ses yeux. Il s'est même permis dans ses mémoires d'ignorer les contributions de Lagrange en recréant lui-même toutes les notions nécessaires à ses démonstrations. Il voulut montrer à tous que Lagrange, en deux cent cinquante pages, et à trente-quatre ans, n'avait pu résoudre le problème qu'en moins de vingt pages et qu'à moins de vingt ans, lui, Évariste Galois, résolvait d'une façon magistrale.

**Le Chœur** (*admiratif*) : Quel génie!

**Madame Galois** : Mon fils était la droiture même. Il n'a jamais menti. Des injustices et des erreurs furent commises par nous tous et confirmèrent Évariste dans sa croyance que l'on se détournait de lui.

**Alfred Galois** : Pourtant, cette remarque d'Auguste me dérange. Pourquoi Évariste n'a-t-il pas suivi l'exemple de Cauchy? Je crois qu'il était anxieux de rejoindre au plus vite un lieu qui lui permettrait de s'impliquer immédiatement dans l'action politique tout autant que dans l'action mathématique. Il ne put supporter l'attente, car, avec son intuition habituelle, il sentait venir l'orage et voulait être au sein de la tourmente.

**Auguste Chevalier** : Sa prémonition était juste. La Révolution de juillet eut lieu. Il ne put y prendre part, car le directeur de l'École normale supérieure empêcha ses élèves de rejoindre les insurgés en les enfermant. Il tenta bien de sauter par-dessus le mur, mais n'y parvint pas.

**Alfred Galois** : L'histoire passait à côté de lui et on le forçait à l'inaction.

**Auguste Chevalier** : Alfred, te souviens-tu lorsque nous avons copié et recopié ses manuscrits après sa mort et que, respectant ses souhaits, nous avons fait parvenir ces copies à de célèbres mathématiciens?

**Alfred Galois** : Oui.

**Auguste Chevalier** : Une de ces copies se retrouva entre les mains de Liouville. Après plusieurs mois de travail, Liouville comprit les résultats et fut convaincu de leur importance. Il les publia dans son Journal, 14 ans après la mort d'Évariste. Maintenant les travaux d'Évariste sont cités dans de nombreux ouvrages et ses théories sont à la base de

nouveaux développements en mathématiques. C'est du moins ce que m'a dit Liouville que j'ai visité au début de l'après-midi, avant de venir vous voir, Madame. Liouville est devenu un important personnage. Il a obtenu, l'année dernière, une chaire au Collège de France. Il fut républicain, mais, républicain modéré. Il possède au plus haut point le sens de la mesure qui manqua si cruellement à mon cher ami.

**Madame Galois** : Évariste n'avait même pas. Il en aurait aujourd'hui quarante. Je ne peux pas me l'imaginer assagi, marié, père de famille, titulaire d'une chaire au Collège de France, homme politique, républicain modéré. Que serait-il devenu?

**Alfred Galois** : Après le duel, à l'hôpital Cochin, il me dit : « Ne pleure pas, j'ai besoin de tout mon courage pour mourir à vingt ans. » ... Et moi, j'avais besoin de tout mon courage pour vivre à 18 ans après avoir perdu, en moins de trois ans, mon père et mon frère, mon maître et mon compagnon.

**Le Chœur** (*tout bas, en aparté, sentencieux*) : Notre influence commence à se faire sentir, Alfred s'exprime enfin comme il sied de le faire dans une tragédie grecque ou classique.

### Scène 3

*Le Café Central, en haut à gauche. Des garçons servent les cafés, les gâteaux. Des gens entrent, sortent ou sont assis et lisent les journaux, d'autres écrivent. À une table, se trouve Arthur Schnitzler. Il travaille. Otto Schreier arrive. Durant la scène, ils seront salués par des arrivants. La conversation sera reprise lors d'une autre scène comme si elle ne s'était jamais arrêtée. Lorsque Schreier explique un fait mathématique au moyen de dessins ou de symboles, ceux-ci apparaîtront en même temps sur un écran au moyen d'un rétroprojecteur, placé sur la table, qui devra prendre l'allure d'un papier sur lequel on peut écrire. Les spectateurs doivent pouvoir les lire au fur et à mesure.*

**Arthur Schnitzler** : Enfin vous voilà! Qu'est-ce qui vous a retenu, je vous attendais beaucoup plus tôt.

**Otto Schreier** : Excusez mon retard, mais je viens de prendre connaissance d'un théorème qui bouleversera notre façon de faire les mathématiques. Je n'en comprends pas encore la portée. Mon monde intellectuel semble se réveiller d'un long sommeil dogmatique comme le disait Kant. Mes idées philosophiques se contredisent l'une l'autre. En un mot, c'est comme si, soudainement, je ne savais plus comment penser. Un tremblement de cerveau, un tremblement de terre, me fait douter de l'assise des fondements mathématiques, de l'assise même de ma pensée.

**Arthur Schnitzler** : Calmez-vous, mon ami. Moi qui croyais que les mathématiciens vivaient calmes et sereins dans la contemplation de leurs créations abstraites et vous voilà aussi perturbé que si le gouvernement avait reçu un vote de censure. Parlez-moi de ce qui vous trouble.

**Otto Schreier** : Je ne le puis pour le moment. Il faut que je mette de l'ordre dans ma pauvre tête. Cependant, sachez qu'il s'agit d'un théorème qui porte sur la démonstration de l'impossibilité d'obtenir un certain résultat en mathématiques. Il y a très peu de théorèmes de ce genre. Il y en a un qui remonte à l'École de Pythagore et démontre que la racine carrée de deux ne peut être exprimée sous forme de fraction. Ceci prouve que la racine de deux n'est pas un nombre rationnel. Ce résultat fut fatal pour l'École de Pythagore qui croyait que tout nombre était un nombre rationnel, c'est-à-dire que tout nombre pouvait s'écrire comme le quotient de deux nombres naturels. On assistait alors à la création des nombres irrationnels. Et maintenant, Kurt Gödel...

**Arthur Schnitzler** : Le même que vous m'avez signalé l'autre jour?

**Otto Schreier** : Oui, il vient parfois dans ce café, ... il a prouvé qu'il existe des vérités en arithmétique qui ne peuvent pas être obtenues de façon déductive, des assertions vraies qui ne sont pas démontrables.

**Arthur Schnitzler** : Excusez-moi, cher ami, mais je ne comprends pas très bien les perturbations de votre esprit.

**Le Chœur** : Nous non plus!

**Otto Schreier** : Bon, imaginez un monde arithmétique habitant une terre inconnue. Ce théorème prouve que quel que soit le système formel devisé, inventé pour appréhender, pour capter ce monde, il y aura toujours des vérités de ce monde qui s'échapperont des mailles de ce système. Autrement dit, les systèmes formels sont troués ou alors myopes, ils ne peuvent traquer, ils ne peuvent capter toutes les vérités de ce monde.

**Arthur Schnitzler** : Oui, mais, si je mets des lunettes à ce système formel, ne pourrait-il enfin les voir?

**Otto Schreier** : Non, vous aurez beau lui mettre des loupes de plus en plus fortes, il y aura toujours des vérités inatteignables.

**Arthur Schnitzler** : Je commence à comprendre votre désarroi. C'est un genre de limitation qui imprègne la nature même du système formel et peut-être aussi de notre capacité à connaître le monde.

**Otto Schreier** : Oui, si vous voulez.

**Arthur Schnitzler** : Si je me souviens bien, ce n'est pas la première fois que vous me parlez d'un théorème qui porte sur l'impossibilité d'obtenir un certain résultat en mathématiques. Lorsque, l'autre jour, vous essayiez de me faire comprendre la profondeur des découvertes d'Évariste Galois ne m'aviez-vous pas dit qu'il avait démontré qu'il existe des solutions, ou des racines d'une équation qui ne sont pas calculables par des moyens algébriques.

**Otto Schreier** : C'est bien cela. Mais Galois a de plus réussi à donner des conditions nécessaires et suffisantes pour qu'une équation ait des racines calculables par des moyens algébriques.

**Arthur Schnitzler** : Là, vous m'avez déjà perdu. ...

**Le Chœur** (*différents choristes parlent*) : Nous l'étions depuis longtemps. ... C'est ennuyeux cette conversation. ... J'espère qu'on la coupera avant la répétition générale. ... Elle fera fuir le public.

**Arthur Schnitzler** : Il faudrait que vous m'expliquiez davantage cette dernière affirmation. Je n'ai pas abandonné mon projet de pouvoir un jour comprendre ou enfin saisir, si confusément soit-il, certains aspects de la grandeur de cet esprit mathématique. Je trouve frustrant de ne pouvoir me faire une idée de l'importance d'une découverte en mathématiques. ...

**Le Chœur** : Il n'a pas à nous imposer sa frustration personnelle. ... Ce n'est certainement pas la nôtre.

**Arthur Schnitzler** : Je comprends, superficiellement, il est vrai, une grande partie des découvertes en chimie, en biologie, en physique. Je peux ne pas saisir la complexité des moyens employés pour parvenir aux résultats, mais, je parviens à me faire une idée de l'importance de telle ou telle découverte. Cependant, en mathématiques, le mystère est complet : ni les moyens, ni le résultat, ni son importance ne me sont accessibles.

**Otto Schreier** : Oui, je sais. Il est très difficile, même pour un mathématicien, de parler de son propre travail et de décrire la nature de la réalité mathématique. Est-il l'explorateur d'un monde mathématique dont l'existence est posée a priori ou n'est-il que le linguiste formaliste faisant des déductions logiques dans un système formel. Mais, assez de cela pour le moment. Comment se porte votre pièce de théâtre sur Évariste Galois?

**Arthur Schnitzler** : Elle piétine. ...

**Le Chœur** (*sentencieux*) : Enfin, voilà quelque chose de précis, clair et vrai.

**Arthur Schnitzler** : D'un côté, Galois m'apparaît comme l'incarnation du héros grec et de l'autre comme l'incarnation du héros romantique. Doit-il être mené par la fatalité des tragédies grecques ou par la fatalité romantique qui s'épanouissait alors dans les lettres françaises sous la plume de Victor Hugo ou de Stendhal? Est-il Ajax ou plutôt Hernani, Julien Sorel? Dois-je en faire un héros sur qui s'acharne la puissance grandiose des dieux et qui ignore les raisons de leur hostilité, ou alors, un être exceptionnel qui refuse de se plier aux contraintes de la société étouffante et revendique son individualité tout en étant malmené par une fatalité qui, à force d'être invoquée, fait croire à sa propre existence. Est-il victime innocente ou provocateur exalté? ... De plus, ce héros de tragédie gréco-romantique est tiraillé par deux passions vitales qui ne lui laissent aucun répit : les

mathématiques et la politique. ... Comment s'approcher de ce tissu de potentialités explosives qui meurt à vingt ans pour une bêtise d'adolescent non mature? N'importe qui pourra comprendre sa passion pour la politique, mais qu'en sera-t-il de sa passion pour les mathématiques aussi réelle sinon plus? ... Comment faire partager quelque chose que je ne saisis même pas mais dont je devine l'importance? Aidez-moi, mon ami. Peut-être pourrez-vous donner un début de vraisemblance à cet être fantasque qui hante mon esprit depuis des mois.

**Le Chœur** : Oui, bonne idée, aidez-le. Il dit lui-même que sa pièce piétine.

**Otto Schreier** : Pourquoi vouloir parler des découvertes mathématiques de Galois? Vous ennuierez votre public avec des énoncés dont il ne comprendra rien. Ne trouvez-vous pas que sa vie et sa mort sont assez flamboyantes et extravagantes pour attirer un public de théâtre qui ne demande que le divertissement et non la leçon magistrale? Racontez plutôt quelques anecdotes amusantes. Jamais vous ne réussirez à donner à un public une idée de la complexité de la recherche mathématique, encore moins à lui faire partager la luminosité des idées de ce pur génie.

**Arthur Schnitzler** : N'essayez pas de me décourager. Vous pouvez certainement faire un petit effort et me décrire au moins l'éclosion de son génie.

**Otto Schreier** : Même cela m'est impossible. Le langage de la musique, si raffiné soit-il est accessible à tous. Vous pouvez l'apprécier avec plus ou moins d'intensité, vous suivez un développement, vous reconnaissez une mélodie, une variation, une répétition. Vous pouvez même fredonner certaines mélodies de la Flûte enchantée. Je vous mets au défi de fredonner une ou deux mélodies des théorèmes de Galois dans le langage mathématique.

**Arthur Schnitzler** : Mais, Galois a dû commencer quelque part. Il a fait ses gammes, ses arpèges avant de se lancer dans l'harmonie des hautes sphères.

**Otto Schreier** : Non, justement. Quand il eut 15 ans, il s'inscrivit à une classe de mathématiques. Il découvrit la Géométrie de Legendre dans un livre qu'il lut d'un bout à l'autre. D'un coup, il atteignit un niveau de compréhension qui ne s'obtient habituellement qu'après des années de travail. Il se sentit investi d'un grand pouvoir. ... Aux yeux des autres, il parut bizarre, excentrique. Ce n'est qu'au moment où son esprit devint obnubilé par les mathématiques que les échecs commencèrent à s'accumuler et vinrent construire, en son esprit, l'échafaudage d'une persécution systématique organisée par une société tourmentée.

**Arthur Schnitzler** : Vous ne vous en sauvez pas en essayant de m'expliquer les rouages de son caractère. Même si nous devons y passer la nuit, vous m'expliquerez les principales idées qui font que l'on considère Galois comme l'un des grands mathématiciens de tous les temps. C'est une expérience que je veux tenter, quitte à la laisser ensuite dormir au fond de mes tiroirs. Ne serait-ce pas merveilleux de voir un public, un soir de première, se laisser enchanter par la compréhension d'un théorème de mathématique?

**Le Coryphée** : Il devient fou. ... Nous n'avons jamais rencontré dans toute notre noble carrière de Chœur, qui dure pourtant depuis des millénaires, quelqu'un d'aussi têtue.

**Le Chœur** : On dirait qu'il veut absolument bousiller sa pièce de théâtre.

**Le Coryphée** : Si le public ne réagit pas, nous ne pourrons plus nous soustraire longtemps à cette explication qui promet d'être longue, pénible et fastidieuse.

**Otto Schreier** : Vous rêvez en couleur, cher ami, mais votre enthousiasme est communicatif. Tentons l'expérience. Arrêtez-moi dès qu'un argument vous échappe. Appelons le garçon nous aurons besoin de beaucoup de café! (*S'adressant au garçon qui passe à côté.*) Deux kurz, s'il vous plaît.

**Le Chœur** : Nous aussi, nous en aurons bien besoin. Cinq kurz, s'il vous plaît.

**Otto Schreier** : Arthur, savez-vous ce qu'est un mathématicien?

**Arthur Schnitzler** : Non, dites-moi.

**Otto Schreier** : C'est une machine qui transforme le café en théorèmes.

*Le Chœur et Arthur Schnitzler rient. Otto Schreier, tout en parlant, esquisse les formules sur le papier. Ces formules seront projetées au fur et à mesure sur un écran. (Il faut seulement un peu de bonne volonté pour rendre cette explication très facile à comprendre.)*

**Otto Schreier** : Allons-y : Vous vous souvenez sans doute, pour l'avoir appris au lycée, que les racines ou encore les solutions d'une équation de deuxième degré de la forme  $ax^2+bx+c=0$  sont données par la formule  $(-b \pm \sqrt{b^2-4ac}) \div 2a$  où a, b et c sont les coefficients de l'équation. Imaginez maintenant les solutions des équations de troisième degré, de quatrième degré, de cinquième degré. Les formules deviennent de plus en plus compliquées avec des racines cubiques de racines carrées emboîtées les unes dans les autres comme des poupées gigognes.

**Arthur Schnitzler** : Un instant. Pourquoi trouver les racines d'une équation?

**Otto Schreier** : Ne vous rappelez-vous pas de vos premiers problèmes d'algèbre à l'école primaire. On vous demande, par exemple, de trouver les âges de votre frère et de votre père sachant que l'âge de votre père est le double de l'âge de votre frère, et que la somme de leurs âges est 45. Soit x, l'âge de votre frère, donc 2x, l'âge de votre père. Ainsi vous obtenez :  $3x=45$  et  $x=15$ . Votre frère a donc 15 ans tandis que votre père en a 30. Vous avez trouvé la racine ou la solution d'une équation du premier degré à une inconnue. Vous avez trouvé la valeur de x qui satisfait les conditions imposées par le problème.

**Le Chœur** : Hum! Le café est très bon et la solution très claire. Nous avons compris ce problème et sa solution. ... Le père a trente ans et le fils, quinze. Donc, le père est devenu

père à quinze ans. ... C'est logique, mais très jeune pour commencer à exercer la paternité au vingtième siècle.

**Otto Schreier** : Il s'agit maintenant de trouver les racines ou les solutions d'équations plus compliquées qui s'expriment au moyen du deuxième, du troisième ou du quatrième degré. Poursuivons. Les mathématiciens réussirent après des siècles et de nombreuses astuces à calculer algébriquement, c'est-à-dire en employant l'addition, la multiplication, la division et les racines carrées, cubiques, quatrièmes, etc., qu'on appelle aussi radicaux, les solutions des équations de troisième et quatrième degré. Puis, soudain, face au cinquième degré, ils perdent tous leurs moyens. Rien ne va plus.

**Le Chœur** : Que c'est triste. Cinq kurz, s'il vous plaît. (*Au garçon qui passe près d'eux à ce moment.*)

**Otto Schreier** : Ils se cassent la tête, mais ne réussissent qu'à obtenir des résultats partiels. Ceci dura des siècles et des siècles. Même Gauss, le prince des mathématiques du dix-neuvième siècle ne parvint pas à résoudre ce problème dans toute sa généralité. Abel fut le seul qui s'y approcha, mais il mourut à vingt-six ans ignoré de Gauss et de Cauchy à qui il avait envoyé son manuscrit. Une autre tragédie qui mériterait votre attention et votre talent.

**Le Chœur** : Horreur! De grâce! Ne lui mettez pas ces idées dans la tête, il pourrait vous prendre au sérieux.

**Otto Schreier** : Sur ces entrefaites, arrive le jeune Évariste Galois qui se dit : avec des calculs et des calculs et des astuces et des astuces on n'avance plus, il faut trouver autre chose. Comment résoudre le problème, dans son ensemble, sans recourir à de nouvelles astuces à chaque nouveau degré rencontré? Qu'y a-t-il de commun entre toutes les solutions déjà trouvées? Pouvons-nous à partir de ce qui sera commun en déduire une théorie qui puisse résoudre le problème général de savoir si une équation de degré quelconque est résoluble ou non par radicaux? Évariste trouva ce qu'il y avait de commun entre toutes ces solutions et put déduire les conditions nécessaires et suffisantes pour qu'une équation soit résoluble par radicaux ou autrement dit pour qu'une équation ait des solutions que l'on puisse calculer par des moyens algébriques.

**Arthur Schnitzler** : Mais qu'était ce secret commun à toutes les solutions que personne avant Galois n'avait pu découvrir?

**Le Chœur** : Chut! Chut! Écoutez, ça devient palpitant.

**Otto Schreier** : Nous entrons au cœur du mystère : le grand mystère des symétries cachées qui permit à Galois d'élaborer sa théorie.

**Arthur Schnitzler** : Mais, mon ami, pour moi, la symétrie n'a pas de secret. Je contemple les symétries de la nature et de l'art tous les jours. Je me repais du calme majestueux qu'elles engendrent dans mon âme. Mon ami, regardez-moi, je suis

symétrique, ou peu sans faut, et le triangle équilatéral et le cercle. Qu'y a-t-il de plus amusant que de plier un papier, d'y découper un motif et ensuite de le déplier et de voir la forme symétrique se déployer devant nos yeux. Je peux passer des heures à voir se former et se déformer les formes symétriquement étoilées des kaléidoscopes.

*Durant ce temps le Chœur plie et déplie des grosses formes symétriques coupées d'avance avec un plaisir évident et regarde avec avidité dans un kaléidoscope. On pourrait projeter des formes symétriques à l'écran.*

**Otto Schreier** : Vous devenez lyrique d'enthousiasme, mais, vous ne me décrivez que des symétries géométriques visibles à l'œil nu. ... Il y a des symétries cachées au plus profond de la matière que vous ne pouvez même pas voir au microscope, mais, qui sont révélées par la manière de réagir de la matière. ... De même, les solutions des équations manifestent des symétries inscrites dans leur nature mathématique. Découvrir ces symétries de l'équation nous permet donc de prédire en quelque sorte le type des solutions possibles. Les solutions obtenues par radicaux sont celles qui présentent un type très particulier de symétrie. ... Le génie de Galois fut de découvrir ces symétries au plus profond de l'algèbre et non seulement dans la géométrie. Il mathématisa au moyen d'une structure qu'il isola, définit et appela «groupe», les relations symétriques que devaient respecter les solutions des équations pour être résolubles au moyen des radicaux. Il parvint à cerner ces conditions sans calcul et sans astuce. ... C'était une révolution dans la pensée mathématique. Comme Galois le dit lui-même, il faisait l'analyse de l'analyse. Il se penchait sur la nature même du problème mathématique et cette étude lui permit d'isoler certaines structures qui s'avèrent extrêmement fructueuses dans les sciences. Cette méthode révolutionna non seulement les mathématiques, mais aussi la physique et la chimie. On commença à étudier les transformations qui respectaient un groupe de symétries, l'exemple le plus frappant de cette approche est la théorie de la relativité d'Einstein.

**Arthur Schnitzler** : Cette nouvelle démarche des mathématiques, cette analyse de l'analyse ne constituent-elles pas une approche très moderne? Je pense à Pirandello qui, à l'intérieur même d'une pièce de théâtre, questionne sa structure et réfléchit sur son élaboration. Il fait pour ainsi dire le théâtre du théâtre. C'est la mise en abyme!

**Otto Schreier** : Je ne m'aventurerai pas avec vous le long de ces spéculations. Il est vrai que l'approche de Galois est très suggestive, mais elle est beaucoup plus que cela. Elle ne fut pas comprise de son temps. Cette approche est maintenant au cœur de la science et, selon vous, peut-être de la littérature. C'est le développement, entre autres en logique, de la notion du métalangage : un langage qui peut parler d'un autre langage ... et nous revenons à Gödel!

**Arthur Schnitzler** : Laissez-moi réfléchir à tout cela et comprendre ces notions à ma façon. Il me faut du temps. ... Je pourrais maintenant vous raconter comment j'envisage la scène qui se passera dans le restaurant aux Vendanges de Bourgogne. Nous pourrions peut-être en profiter pour prendre, nous aussi, quelque nourriture. Toutes ces symétries cachées m'ont creusé l'esprit et l'estomac.

**Le Chœur** (*différentes voix*) : -- Nous aussi, nous comprendrons ces notions à notre façon. ... Mais, allons d'abord aux Vendanges de Bourgogne consulter le menu, manger un morceau, et voir ce qu'a bien pu écrire Arthur Schnitzler. ... Peut-être nous a-t-il donné quelques lignes qu'il nous faudra réciter à pied levé. ...

**Le Coryphée** : La vie de chœur est bien difficile et demande une attention constante, cependant ... elle comporte certains charmes non négligeables.

#### Scène 4

*En bas à droite. Donner l'illusion d'un gros groupe. Bruits de voix et de couverts. Les conversations se suivent à un rythme endiablé, se forment et se déforment avec les différents groupes qui assistent au banquet. Le bruit de fond est continu.*

**Le Chœur** (*différentes voix*) : L'esprit de la révolution de juillet 1830 est encore bien vivant. ... La révolution n'a pas jusqu'à présent donné les résultats escomptés. ... Charles X, roi de France est parti en exil. Louis-Philippe, roi des Français, monte sur le trône. Mais ce n'est pas le changement radical de société attendu par les émeutiers. ... Les banquiers et les bourgeois remplacent les aristocrates dans les hautes sphères. ... (*Tous*) Le peuple a tiré les marrons du feu pour que d'autres s'en régaler.

**Le Coryphée** : À la fin de 1830, après la dissolution de la Garde nationale, des officiers furent suspectés par le gouvernement d'avoir voulu livrer les canons au peuple. Ils furent traduits en justice et acquittés. Un banquet pour environ deux cents républicains est offert en l'honneur des acquittés de ce procès qu'on appelle maintenant le procès des Dix-neuf.

**Participant D** : Je me trouve bien courageux de t'accompagner à ce dîner.

**Participant E** : Ne t'en fais pas une gloire.

**Participant D** : Je suis sûr que la salle est remplie d'espions du Trône et de l'Autel.

*Les acquittés arrivent.*

**Le Chœur** : Admirez ces jeunes officiers en uniforme de la Garde nationale. Ce sont les acquittés, les héros de l'heure.

**Les assistants** (*différentes voix anonymes*) : Les canons au peuple! Vive les Trois Glorieuses! Vive le drapeau tricolore! Vive la Chartre! Vive Lafayette! Allons enfants de la patrie, le jour de gloire est arrivé! (*Tous chantent le début de la Marseillaise.*)

**Participant D** : Non, mais quel culot de s'afficher ainsi! Regarde ces jeunes coqs revêtus du costume d'artilleur. C'est défendu depuis la dissolution de la Garde nationale.

*Un peu plus loin à la même table François Raspail, Louis Auguste Blanqui, Ernest Duchatelet et Évariste Galois. Les deux premiers parlent entrent eux. Ernest Duchatelet et Évariste Galois regardent les invités qui arrivent, bougent, se lèvent, saluent, etc.*

**Louis Auguste Blanqui** (à *François Raspail*) : Il serait difficile, dans tout Paris, de trouver un rassemblement plus hostile au gouvernement que celui-ci.

**François Raspail** : Je vous gage que les plus volubiles sont les espions du roi. Plusieurs de nos amis se sont abstenus.

**Louis-Auguste Blanqui** (*en regardant autour de lui*) : Oui, c'est vrai. ... J'ai assisté à plusieurs de vos conférences sur la médecine populaire. J'ai trouvé la dernière tout à fait passionnante.

**François Raspail** : Merci, votre témoignage m'est précieux.

**Louis-Auguste Blanqui** : À voir la fébrilité de nos deux jeunes compagnons (*indiquant Ernest Duchatelet et Évariste Galois*), je crois qu'un peu de cette médecine que vous nommez 'homéopathie' leur ferait du bien.

**François Raspail** : Pour calmer Évariste, il faut autre chose. Cet enfant souffre de génie.

**Louis-Auguste Blanqui** : Est-on déjà remonté à la source du génie? Je pense que le génie c'est l'imagination ou plutôt, cette sensibilité de l'esprit qui fait voir là ... où les autres ne voient pas et ... qui fait voir d'une façon ... différente.

**François Raspail** : Qui fait penser ... à côté de ce que les autres pensent. ... Vous savez, je crains que l'exaltation d'Évariste ne le conduise en prison. Il me confiait l'autre jour qu'il ne pourrait aimer qu'une Tarpéia ou une Gracque, et, qu'il mourra en duel pour une coquette de bas étage qui l'invitera à venger son honneur qu'un autre aura compromis.

**Louis-Auguste Blanqui** : Est-il dans la création un être plus esclave que n'est l'homme? Les passions qu'il trouve chez lui sont les tyrans les plus cruels qu'il ait à combattre. Qu'il y a-t-il de vrai dans cette affirmation de Rousseau : « L'homme est né libre »? ... La nation française n'aime pas la liberté, mais elle adore l'égalité. Tous égaux dans le malheur, la déchéance et la pauvreté.

*Ernest Duchatelet et Évariste Galois se joignent à Louis-Auguste Blanqui et à François Raspail pour la conversation suivante.*

**François Raspail** : Regardez, Alexandre Dumas. (*Alexandre Dumas, accompagné d'un ami, entre dans la salle du banquet.*) Qui est ce personnage qui l'accompagne?

**Ernest Duchatelet** : Je crois que c'est un des comédiens de la troupe du roi.

**François Raspail** : Comment ose-t-il se présenter ici?

**Louis Auguste Blanqui** : Oh! Là, là! Frédérick Lemaître faisant son entrée théâtrale en compagnie de Mérimée?

*Frédérick Lemaître salue à gauche et à droite comme devant un public enthousiaste le soir d'une première.*

**Ernest Duchatelet** : Il ne manque que Victor Hugo.

**François Raspail** : Hugo a toujours fréquenté les milieux conservateurs. Pourtant, tout récemment, ses déclarations contre la peine de mort et les inégalités sociales les ont perturbés.

**Louis Auguste Blanqui** : Je crois que ce sont plutôt ses fracassantes déclarations en faveur du romantisme, contre la tradition classique, qui l'ont rapproché des milieux libéraux. Le rapport de censure a condamné Hernani en disant que son Don Carlos y était un débauché qui s'exprimait comme un bandit et Doña Sol, une dévergondée sans pudeur.

**François Raspail** : Mademoiselle Mars dans le rôle de Doña Sol fut magnifique. Rien pourtant ne l'avait préparée à ces superbes cris du drame romantique. Quel plaisir que d'entendre sa jolie bouche s'écrier : Je vous aime!

**Évariste Galois** : Je ne vous croyais pas si frivole. Que vient faire Mérimée, ce littérateur en mal de poste, à ce banquet?

**François Raspail** : Mérimée manqua ainsi la révolution de juillet, il était en Espagne. On m'a dit qu'il ne se consolait pas d'avoir perdu un tel spectacle. Peut-être est-ce la raison qui l'a amené ici ce soir?

**Évariste Galois** : Nous n'avons rien à faire de ces littérateurs qui croient que la révolution se fait à coups de réparties et non à coups de feu.

**Ernest Duchatelet** : N'oublie pas qu'il s'est enrôlé, comme toi et moi, dans la Garde nationale dès son retour d'Espagne.

*Évariste Galois hausse les épaules, il est de mauvaise humeur.*

**Évariste Galois** : Tout ce que veulent ces gens, c'est un poste, à l'académie ou au gouvernement. La postérité n'aura rien à faire de ces scribouilleurs politicailleurs.

**Louis Auguste Blanqui** : Ne généralise pas. N'oublie pas qu'Alexandre Dumas construisit des barricades et mena une troupe à l'attaque de l'Hôtel de Ville.

**Évariste Galois** : Tu as raison. L'amertume m'égare. J'aurais tellement voulu y être et me battre pour la France, mais on me retint prisonnier dans cette école de malheur. Que j'aimerais entendre Alexandre Dumas me raconter ces trois glorieuses journées!

**François Raspail** : Crois-moi, il ne demande qu'à faire et refaire ce récit . Va, tu lui feras grand plaisir.

**Évariste Galois** : Toi, François, tu portes encore au front la blessure que tu reçus, en juillet, lors de l'attaque de la caserne de la rue Babylone menée par trois élèves de l'École polytechnique. Je n'étais pas là pour te secourir. Je n'ai pu construire une seule des 4000 barricades qui s'élevèrent alors dans Paris.

**Louis Auguste Blanqui** : Ton temps viendra, Évariste, ton temps viendra. Patience. Tu feras partie de la relève.

*À un autre coin de la table sont assis Alexandre Dumas, Frédérick Lemaître, le comédien de la troupe du roi et Prosper Mérimée.*

**Alexandre Dumas** : L'homme reçut de son estomac, en naissant, l'ordre de manger au moins trois fois par jour, pour réparer les forces que lui enlèvent le travail et, plus souvent encore, la paresse.

**Prosper Mérimée** : Saviez-vous que ce n'est que vers le milieu du siècle dernier qu'un nommé Boulanger ouvrit à Paris, rue des Poulies, le premier restaurant?

**Alexandre Dumas** : Non, c'est vrai? Que je suis content d'être de mon siècle. Ma vie sans restaurant ne saurait être. Le restaurant est maintenant une commodité que l'on retrouve, paraît-il dans tous les pays, ... jusqu'aux États-Unis. À San Francisco, il y a même des restaurateurs chinois. Sachant que je collectionne les menus, un ami m'en a rapporté un : Soupe au chien, côtelettes de chat, rôti de chien et rats braisés y sont servis à des prix très abordables. J'ai entendu dire que Cook avait été guéri d'une maladie dangereuse par un bouillon de chien et que les sauvages du Canada en raffolent. Pourquoi ne cuisine-t-on pas un chien dodu farci aux truffes et flambé au cognac?

**Frédérick Lemaître** : Ne soyez pas facétieux, mon ami. Notre cuisine tout à la fois savante et simple eut un développement immense, rapide, inespéré et ... complet! Ce qui ne se mange pas à Paris ... ne se mange tout simplement pas! Loin d'obscurcir l'intelligence, cette cuisine, pleine de verve, éveille l'esprit en le fouettant; et la conversation française, ce modèle des conversations européennes, que dis-je, mondiales, trouve de minuit à une heure du matin, entre la poire et le fromage, sa perfection à table.

**Le Chœur (avec enthousiasme)** : Paris est la capitale du savoir-manger, du savoir-vivre, du savoir-dire. La robe de ce vin français n'a de rival que son arôme français. *(Ils ont un verre de vin à la main qu'ils admirent et ensuite hument.)* Quel beau restaurant! Quelle merveilleuse ville! Quel magnifique pays! Vive la France!

**Le Coryphée** : Excusez notre envol, nous nous sentons obligés de rétablir un certain équilibre grec. Arthur Schnitzler est trop discret. Mais, enfin, que peut-on attendre d'un auteur viennois!

**Le comédien** : Heureux mois de mai qui ouvre la porte aux maquereaux, aux petits pois verts et aux aimables pigeonceaux! Ces mots ne sont pas de moi, mais viennent du Calendrier gastronomique pour le mois de mai. Bon appétit, mes amis.

**Prosper Mérimée** : Victor Hugo nous dit que l'action encadrée de force dans les vingt-quatre heures est aussi ridicule qu'encadrée dans le vestibule. Le romantisme se réduirait-il à se moquer de la règle des trois unités?

**Alexandre Dumas** : Non, mes amis. Le romantisme est l'art de présenter aux peuples des œuvres littéraires qui, dans l'état actuel de leurs habitudes et de leurs croyances, sont susceptibles de leur donner le plus de plaisir possible.

**Frédéric Lemaître** : Le classicisme, au contraire, leur présente la littérature qui donnait le plus de plaisir possible à leurs arrière-grands-pères. Je préfère jouer pour leurs arrière-petites-filles, n'en déplaise aux classiques, elles m'inspirent beaucoup plus les gestes de la séduction n'est-ce pas?

**Le comédien** : Pourquoi ne pas déjeuner avec le Classique et dîner avec le Romantique, il y a de fort bonnes choses à manger dans les deux écoles.

**Prosper Mérimée** : Il me semble que l'on fait plus de plaisanteries à Paris pendant une seule soirée que dans toute l'Allemagne en un mois.

**Le comédien** : Le rire est un des traits de nos mœurs monarchiques et corrompues que je serais fâché de perdre.

**Prosper Mérimée** : Mais qu'est-ce que le rire?

**Frédéric Lemaître** : Une convulsion physique produite par la vue imprévue de notre supériorité sur autrui.

**Alexandre Dumas** : Le comique est comme la musique, c'est une chose dont la beauté ne dure pas.

**Le comédien** : La comédie de Molière est trop imbibée de satire pour me donner souvent la sensation du rire. Quand je vais me délasser au théâtre, j'aime trouver une imagination débridée qui me fasse rire comme un enfant.

**Alexandre Dumas (à tous)** : J'ai l'impression d'entendre Stendhal. Avez-vous lu **Le Rouge et le Noir** qu'il vient de publier chez Levassasseur?

**Prosper Mérimée** : Comment demander des leçons de style à un homme qui se rature et se recopie non point pour corriger ses fautes, mais pour en ajouter de nouvelles.

**Alexandre Dumas** (à *Prosper Mérimée*) : Ça fait belle lurette que je ne vous ai pas vu. Où étiez-vous passé? Vous n'étiez pas ici, pour le spectacle des Trois Glorieuses.

**Prosper Mérimée** : J'étais en Espagne admirant les corridas et leurs taureaux.

*Évariste Galois qui s'est approché du groupe ne peut s'empêcher de murmurer en aparté.*

**Évariste Galois** : Comment peut-on parler de spectacle quand nos compagnons ont donné leur vie pour la patrie? Ce dîner est insupportable. Pourquoi y suis-je venu? Tout n'est que frivolité et vanité. La République n'a guère besoin de beaux parleurs, mais d'honnêtes hommes prêts à se sacrifier pour elle.

*Frédéric Lemaître, apercevant Évariste Galois, s'adresse et à Alexandre Dumas.*

**Frédéric Lemaître** : Je vois très bien Julien Sorel, le héros du livre de Stendhal, prendre les traits de ce jeune frêle demi-dieu vengeur aux grands yeux de braise qui semble vous regarder comme s'il n'osait vous demander la lune. Quelle physionomie sérieuse, toute ridée de jeunesse! Je gage qu'il est ennuyeux à mourir et qu'il n'a aucun sens de l'humour! C'est de très mauvais goût.

**Le comédien** : Le mauvais goût mène au crime. Goethe disait que le goût est l'art de mettre sa cravate dans les ouvrages de l'esprit. Stendhal a certes oublié la sienne.

**Prosper Mérimée** : Stendhal expose à nu et au grand jour certaines plaies du cœur humain trop sales pour être vues. Je lui ai conseillé de relire l'**Art poétique**, malgré la majesté consulaire qui l'entoure.

**Le comédien** : Avez-vous vu le dernier tableau de Delacroix au Salon? **La Liberté guidant le peuple**. L'exaltation du geste de cette femme monumentale à demi nue, portant à bout de bras le drapeau tricolore et de l'autre main une baïonnette, me remplit d'horreur.

**Le Chœur** : Nous n'apprécions que la perfection équilibrée des statues grecques.

**Alexandre Dumas** : Vous êtes tous trop sévères avec Stendhal. Il écrit quelque part dans **Le Rouge et le Noir** « ... un roman est un miroir qui se promène sur une grande route. Tantôt il reflète à vos yeux l'azur des cieux, tantôt la fange des borborygmes de la route. Et l'homme qui porte le miroir dans sa hotte sera par vous accusé d'être immoral! Son miroir montre la fange, et vous accusez le miroir. » C'est magnifique, non? Quant à la **Liberté guidant le peuple**, je la trouve superbe avec ses seins nus, fermes et rebondis pouvant calmer la soif de la France entière. Delacroix, inspiré par les journées de juillet, a

donné un chef-d'œuvre à notre patrie en volant à Rubens les seins de sa Liberté. Désormais la poésie aura la même devise que la politique : tolérance et liberté

**Frédéric Lemaître** : Le sens de l'humour manque au romantisme. De plus, je déteste les révolutions, car elles ne savent pas rire d'elles-mêmes. Elles se prennent au sérieux ... comme ce jeune homme que voilà. (*S'adressant à Évariste Galois qui durant la harangue de Dumas le regardait comme une apparition.*) Jeune homme sérieux aux yeux pleins de reproches, ne restez pas planté au garde-à-vous, venez vous asseoir parmi nous. Quel est votre nom? Que pensez-vous de mes brillantes affirmations?

**Évariste Galois** : Je me nomme Évariste Galois. Monsieur Lemaître, comment peut-on rire quand on réalise que la société n'est qu'un goinfre qui nous avale par envie et hypocrisie? (*Puis, s'adressant à Alexandre Dumas.*) Monsieur, n'est-il pas vrai que vous avez assisté aux Trois Glorieuses, non en spectateur, mais en ardent défenseur de nos droits et libertés? Pourriez-vous me parler de ces moments que vous avez eu le bonheur de vivre?

**Frédéric Lemaître** : Votre naïveté est charmante, Monsieur Galois, vous vous dites désenchanté par une société pour laquelle vous voulez vous battre. Que de contradictions dans ces yeux de braise!

*Évariste Galois esquisse le geste de prendre offense.*

**Alexandre Dumas** : Venez, Monsieur Galois, ne mordez pas à l'hameçon de notre gentil ami provocateur. Je ne peux résister au plaisir d'évoquer ces moments si intenses, fraternels et révélateurs de notre belle France. Je m'excuse auprès de mes amis qui m'ont maintes fois entendu.

**Le Chœur** : Bon, bon, il parle pour ne rien dire. À quoi serviraient les amis, s'ils n'écoutaient dix fois la même histoire?

**Alexandre Dumas** (*s'adressant premièrement à ses amis*) : Vous vous souvenez que je voulais partir pour Alger, à ce moment. Alger devait être une chose splendide à voir aux premiers jours de la conquête. J'avais retenu ma place à la malle-poste de Marseille; je devais partir le lundi 26 juillet. Ce matin-là, j'appris que le roi avait suspendu la liberté de presse. J'annulai immédiatement mon voyage.

*Alexandre Dumas prend une gorgée de vin pendant que le chœur déclame.*

**Le Chœur** : Oh! Pauvre France muselée!

**Le Coryphée** : Le roi Charles X avait signé les ordonnances qui suspendaient la liberté de presse et renvoyaient la Chambre fraîchement élue. Ce coup d'état provoqua la révolution de juillet 1830 connu aussi sous le nom des Trois Glorieuses.

**Le Chœur** : Écoutez bien ce qui suit.

**Alexandre Dumas** : Ma conviction était qu'avant vingt-quatre heures, on se tirerait des coups de fusil. On était allé consulter ce grand thermomètre de l'esprit parisien qu'on appelle la Bourse. La Bourse était à l'orage, les journaux suspendus, les opinions partagées. Les uns voulaient faire appel aux armes, d'autres à la résistance passive. Les uns voulaient une résistance légale, les autres, la révolution. Mais il existait une conspiration immense universelle invincible : l'opinion publique qui rendait les Bourbons solidaires de la défaite de 1815 et voulait venger Waterloo dans les rues de Paris. Je n'en pouvais plus d'attendre.

**Le Chœur** : Notre connaissance des tragédies grecques et notre longue expérience nous permettent d'affirmer que l'impatience, l'intolérance, la vengeance et l'odeur du sang frais font toujours bon ménage.

*Alexandre Dumas se sert un verre de vin, se met debout, augmente le ton, gesticule et mime la bataille. Le silence se fait et tout le monde l'écoute.*

**Alexandre Dumas (de plus en plus enthousiaste)** : Fusillade du côté du Palais-Royal. Un homme est tué rue du Lycée, trois autres, rue Saint-Honoré. Les lanciers chargent dans la rue Richelieu. Sur la place Royale une barricade est ébauchée et renversée avant d'être achevée. La troupe du roi avance d'un pas régulier tenant la largeur de la rue et poussant devant elle hommes, femmes et enfants. Après les cris, les pierres, un soldat est atteint par une pierre et fait feu. Une femme tombe. « Au meurtre! », « Ne tirez pas sur le peuple! », « Vive la Charte! ». Dans une autre rue, le corps de garde est surpris par une troupe d'insurgés. Les soldats sont vaincus et désarmés, plusieurs se joignent au peuple. Le 27 juillet au matin, le quartier des écoles est en pleine insurrection. Charras, un ancien de l'École polytechnique, mis à la porte parce qu'il avait chanté la Marseillaise, entra en communication avec ses anciens camarades qui s'organisent, prennent la tête de nombreuses troupes et se jetent dans la mêlée malgré l'interdiction des autorités académiques.

*Évariste Galois ne peut s'empêcher d'interrompre Alexandre Dumas.*

**Évariste Galois** : Moi, pendant ce temps, j'étais prisonnier de l'École normale supérieure. J'ai essayé de sauter par-dessus le mur, je n'ai pas réussi. J'entendais les cris, les coups de feu, je sentais l'odeur de la poudre. Je voulais être sur les barricades, être un maillon de cette volonté populaire, un cri parmi la clameur qui s'amplifiait.

*Alexandre Dumas reprend le fil de son récit après avoir bu une gorgée de vin.*

**Alexandre Dumas** : En arrivant au pont de la Révolution, je m'arrête tout étourdi croyant avoir mal vu et me frottant les yeux, j'aperçois le drapeau tricolore flottant sur Notre-Dame! J'avoue qu'à la vue de ce drapeau que je n'avais pas vu depuis 1815, les larmes me vinrent aux yeux. À ce moment, un groupe de personnes me voyant armé me demande si j'accepterais de les conduire. « Venez! dis-je. » J'avais cinquante hommes, deux tambours et un drapeau. Nous nous dirigeons vers l'Hôtel de Ville. Le combat

faisait rage. Nous étions environ cent cinquante combattants. Nous nous engageons sur le pont. Au bout de ce pont, un canon bourré à mitraille, les soldats du roi font feu. Ce canon fait des ravages indescriptibles. Le pont est ensanglanté. Après trois décharges, nous n'étions plus que vingt combattants debout toujours prêts à nous défendre. À ce moment, de quatre à cinq cents militaires s'avancent vers nous au pas de charge, baïonnette à la main. Nous nous sauvons. Les boulevards sont en feu. L'autorité commence à branler devant la violence de l'insurrection.

**Le Chœur** (*enthousiaste*) : Ça c'est du vrai théâtre, ...du sang, ...de la violence, ...des morts. .. Enfin, on respire le vent frais de l'action.

**Alexandre Dumas** : Charras à la tête de cent cinquante hommes, tente de convaincre un capitaine que le plus honorable et le plus patriotique serait de passer du côté du peuple ou tout au moins de lui prêter des fusils. Pendant sa harangue, ses hommes encerclent les soldats qui finalement se rendent sans avoir échangé un seul coup de feu. On obtint ainsi de la poudre, des balles de fusil et, aidés des soldats, l'on fait trois mille cartouches en moins d'une heure, avec le plomb des gouttières que l'on fond. Trois élèves de l'École polytechnique commandent des détachements de cinq à six cents hommes à la place de l'Odéon. Il y a une effroyable tuerie à la caserne de la rue de Babylone. Finalement, les Tuileries sont emportées. Les Tuileries avec leurs lanciers, leurs Suisses, leurs cuirassiers, la garde royale, l'artillerie, trois à quatre mille hommes de garnison sont pris par cinq cents insurgés. (*Très emphatique.*) Le peuple fait la noce avec la liberté dans le lit du roi.

**Le Chœur** (*admiratif*) : Que c'est bien dit! Que c'est beau. C'est Dumas qui devrait écrire cette pièce de théâtre et non monsieur Schnitzler. À qui parler de nos doutes?

**Le Coryphée** : Chut! Chut! Écoutez!

**Alexandre Dumas** : On demande à Lafayette de prendre le commandement de Paris. Cet illustre vieillard accepte. Mais le 31 juillet, après des intrigues de palais et de coulisses, Lafayette apparaît au balcon de l'Hôtel de Ville au bras d'un Bourbon : le duc d'Orléans. La foule crie « Fini les Bourbons! », « Plus de Bourbons! », « Vive Lafayette! ».

**Le Chœur** (*enthousiaste*) : « Fini les Bourbons! », « Plus de Bourbons! », « Vive Lafayette! ».

**Alexandre Dumas** (*solennel, lentement*) : Alors, ... Lafayette embrasse le duc d'Orléans.

**Le Chœur** : Non! ... Oh! Non!

**Alexandre Dumas** (*solennel, lentement*) : Le baiser républicain de Lafayette couronne un roi.

**Le Coryphée** : Geste étonnant de la part du héros de la guerre d'indépendance des États-Unis.

**Alexandre Dumas** : Le duc d'Orléans devenait par ce baiser Louis-Philippe, le roi de tous les Français, le roi citoyen.

**Le Chœur** : Charles X abdique, ... mais ceci est une autre histoire.

**Alexandre Dumas** (*d'une voix forte et autoritaire*) : Mes amis, nos morts nous supplient de rester vigilants. La liberté est menacée, encore et toujours, et le peuple s'est endormi sur ses lauriers dans le lit du roi.

**Évariste Galois** (*se met debout et s'écrie*) : S'il faut un cadavre pour ameuter le peuple, je donnerai le mien!

*D'autres participants, à leur tour, avec enthousiasme, surenchérissent.*

**Les assistants** : Oui! ... Et le mien! ... Restons vigilants! ... Restons sur nos gardes!

*Évariste Galois rejoint ses compagnons à l'autre bout de la table.*

**Frédéric Lemaître** : Vivent Alexandre Dumas et sa vaillante troupe!

**Louis Auguste Blanqui** : Vivent Charras et les étudiants de l'École polytechnique!

**François Raspail** : À la révolution de 1789. À Robespierre!

**Louis Auguste Blanqui** : À la révolution de 1830! Aux Trois Glorieuses!

*Des voix fusent d'un peu partout d'un bout à l'autre de la table, sur un rythme endiablé, le ton monte et pêle-mêle les toasts s'entrecroisent.*

**Les assistants** : Les canons au peuple! ... Vive les Amis du peuple! ... Un toast aux acquittés! ... Les curés au cachot! ... Vive Lafayette, commandant de la Garde nationale! ... Vive Lafayette! Qu'il soit encore notre chef! ... Vive la Garde nationale! Qu'elle revive parmi nous!

*Plusieurs participants entonnent la Marseillaise dont ils chantent les premières lignes. Au milieu des clameurs, mais d'une voix encore plus forte, Évariste Galois, placé à l'une des extrémités de la table, se lève et tenant de la même main son verre et son couteau ouvert :*

**Évariste Galois** : À Louis-Philippe!

*Le silence se fait soudainement. Rien. Puis, plusieurs participants d'une même voix, en esquissant des gestes de menace, mimant la guillotine, s'exclament :*

**Les assistants** : À Louis-Philippe! À Louis-Philippe!

*Des participants quittent la table du banquet et s'esquivalent. Tumultes, bruits.*

**Alexandre Dumas** : Quelle horreur! Mon républicanisme n'a pas cette trempe. Partons au plus vite. Vous perdrez votre place et je serai accusé d'avoir instigué ce toast régicide. Vite passons au jardin, sautons par cette fenêtre. Ce pauvre Galois, il sera arrêté sur l'heure. Quelle tête brûlée! Quelle tête brûlée!

**Le comédien** : Oui, mais quel geste! Avec quel panache ce toast fut porté! Un corps si frêle se lançant dans une tempête en plein essor, il faut être fou ou visionnaire. Vous le connaissez bien?

**Alexandre Dumas** : Je sais que c'est un jeune homme à qui on reconnaît un certain talent mathématique et qui fait partie de la Société des Amis du peuple. Je ne lui connaissais pas ce talent de mise en scène. Pas un geste de trop, pas un mot de trop. Une seule main, trois petits mots. J'utiliserai cette idée pour ma prochaine pièce de théâtre. Mais notez bien ce que je dis : Ce feu qui le consume l'empêchera de vivre longtemps dans ce monde de compromis.

**Le Chœur** : Évariste ne peut entendre la raison des compromis.

**Le Coryphée** : Le temps, pour lui, n'a pas de sens.

**Le Chœur** : Dans un an à peine, il aura, pour une bagatelle, donné son cadavre, ...

## ENTRACTE

## Acte II

### Scène 1

*Une salle de la Cour de justice, dans un coin, Évariste Galois et son défenseur, maître Dupont, dans un autre coin, l'avocat général, un peu plus loin, le président et le Chœur qui jouera aussi le rôle des jurés. Devant le président se trouve une table sur laquelle repose le couteau ouvert d'Évariste Galois.*

**Le Coryphée** : Le lendemain du toast régicide, Évariste Galois fut arrêté chez sa mère et conduit en prison préventive à Sainte-Pélagie. À partir de ce moment et jusqu'à son dernier souffle, le regard de la justice le poursuivra.

**Le Chœur** (*différentes voix sentencieuses s'adressant au public, non à l'unisson*) : Mesdames et Messieurs, veuillez prendre note qu'on est habitué à distinguer, dans la réalité extérieure familière, d'une part, vérités et, d'autre part, décisions d'un tribunal. ... De la même façon qu'il ne faut pas confondre les vérités arithmétiques et les conséquences logiques des axiomes de l'arithmétique, il ne faut pas confondre ce qui est vrai et ce qui est prouvable au tribunal.

*Maître Dupont et Évariste Galois préparent le procès.*

**Maître Dupont** : Est-il vrai que, le six mai, vous avez commandé, au coutelier Henry, le couteau-poignard dont vous vous êtes servi lors du banquet?

**Évariste Galois** : Oui.

**Maître Dupont** : Votre ami, Auguste Chevalier, m'a dit que vous lui aviez écrit une lettre attribuant la gravité de votre geste à l'état de votre esprit baignant alors dans les effluves du vin. Maintenez-vous cette explication?

**Évariste Galois** : Oui.

**Maître Dupont** : Vous êtes prêt, à déclarer sous serment, que vous étiez ivre lorsque vous avez porté ce toast.

**Évariste Galois** : Oui.

**Maître Dupont** : Contre un toast régicide, cette explication n'est pas suffisante, il faut l'étoffer d'une autre circonstance atténuante. J'ai ouï dire que votre déclaration avait été faite au milieu des clameurs d'une assistance bruyante et effervescente.

**Évariste Galois** : Oui.

**Maître Dupont** : Ne pourrions-nous pas en conclure que vous auriez pu ajouter un ou deux mots que seuls quelques amis, auprès de vous, auraient pu saisir.

**Évariste Galois** : Oui.

**Maître Dupont** : Vos réponses laconiques ne m'aident guère. Gardez votre langue au procès, ce sera très bien et je vous le conseille fortement. Mais, de grâce, servez-vous-en maintenant et aidez-moi à préparer votre défense.

**Évariste Galois** : Votre rôle est de me défendre. Vous avez très bien su défendre les accusés au procès des Dix-neuf, ils ont tous été acquittés.

**Maître Dupont** : Ah, bon, quand même vous savez faire des phrases! Je commençais à m'inquiéter. Je crois qu'en effet je préparerai seul votre défense. Cependant, il serait bon d'atténuer la portée de votre toast en remarquant qu'il a été mal compris, qu'en fait vous vous êtes levé et avez dit «À Louis-Philippe, s'il trahit!» et que dans la confusion qui s'en suivit le «s'il trahit» n'a été compris que par quelques amis assis à vos côtés qui, sans doute, accepteront de corroborer cette déclaration.

**Évariste Galois** : Je refuse. Ce n'est pas ce que j'ai dit.

**Maître Dupont** : C'est votre choix, Monsieur Galois. La prison pour quelques mois ou alors cette déclaration.

*Maître Dupont, Galois en retrait à côté de son défenseur, et l'avocat général s'avancent vers le président.*

**L'avocat général** : Monsieur le président et Messieurs les membres du jury (*s'adressant au chœur*), vous avez devant vous un dangereux révolutionnaire qui, en pleine possession de ses facultés mentales, a porté un toast menaçant pour la vie de notre roi. Nous l'accusons donc de délit de provocation, par des discours proférés dans un lieu et dans une réunion publics, à un attentat contre la vie et la personne du roi, sans que ladite provocation ait été suivie d'effet. L'accusé, Évariste Galois, ici présent, s'est levé tenant dans sa main son couteau ouvert, que vous apercevez sur cette table, et son verre en disant: «À Louis-Philippe!». Il ne fait aucun doute que le public de ce banquet ne s'est guère mépris sur les intentions de ce geste, car sous cette provocation, et j'ai de nombreux témoins pouvant corroborer cette assertion : plusieurs assistants répétèrent ce toast en mimant la guillotine tombant sur une nuque imaginaire. Ce geste qui eut le pouvoir d'enflammer une partie de l'assistance doit être puni de façon exemplaire.

**Maître Dupont** : Monsieur le président, Messieurs les membres du jury, regardez mon client. Ce frêle jeune homme au printemps de sa vie, a-t-il l'air d'un dangereux révolutionnaire? Je vous le demande, vous, pères d'enfants comme lui. Supposez qu'un soir, un de nos fils, après un repas très bien arrosé, entre amis, dans un lieu non public, lors d'une réception privée, n'en déplaise à mon illustre collègue, se lève et, oubliant qu'il tenait un couteau ouvert à la main, se lève, dis-je, et porte un toast au roi citoyen :

« À Louis-Philippe, s'il trahit! ». Ce toast n'est-il pas l'expression d'un cœur ardent, aimant sa patrie au-dessus de tout, reconnaissant, sans plus, que même un roi citoyen a le devoir de la servir? C'est une façon quelque peu percutante et provocante de s'exprimer, je l'admets, mais qui trahit beaucoup plus la jeunesse exaltée de mon client qu'une supposée machination criminelle voulant la mort du roi de tous les Français.

**Le président** : Accusé Galois faisiez-vous partie de la réunion qui eut lieu, le 9 mai dernier, aux Vendanges de Bourgogne?

**Évariste Galois** : Oui, Monsieur le président.

**Le président** : Reconnaissez-vous les faits rapportés contre vous?

**Évariste Galois** : Oui, Monsieur le président.

**Le président** : Vous reconnaissez, donc, avoir tenu, dans votre main, votre couteau ouvert alors que de la même main vous portiez un toast à notre roi.

**Évariste Galois** : Oui, Monsieur le président; et même, si vous voulez me permettre de vous renseigner sur les faits qui s'y sont passés, je vous épargnerai la peine de m'interroger.

**Le président** : Nous vous écoutons.

**Évariste Galois (ironique)** : Monsieur le président, de quoi vous servez-vous pour découper votre poulet? D'un couteau n'est-ce pas? Quoi de plus naturel! Et ce couteau est tenu par quoi? Par la main n'est-ce pas? Quoi de plus naturel! Pour porter un toast, en plus de la voix, c'est la main qui lève le verre, n'est-ce pas? Je suis droitier, Monsieur le président. Donc, il se trouve que ma main droite portait le couteau et le verre. Quoi de plus naturel! Je levai donc mon verre et ce couteau en disant : « À Louis-Philippe, s'il trahit! ».

*Maître Dupont essaie de calmer Évariste Galois en portant son doigt devant ses lèvres et en prononçant des 'chut' répétés. Évariste Galois l'ignore. Ironique et agressif, il continue sa déposition sans s'occuper de son défenseur.*

**Évariste Galois** : Ces derniers mots n'ont été entendus que de mes voisins, à cause des sifflets féroces que la première partie de ma phrase avait provoqués à l'idée que je pouvais porter un toast à cet homme.

**Le président** : Selon vous, un toast porté à la santé du roi était proscrit dans cette réunion?

**Évariste Galois** : Pardieu.

**Le président** : Un toast porté purement et simplement à Louis-Philippe, roi des Français, eût alors excité l'animadversion de l'assemblée?

**Évariste Galois** : Assurément. Il est vrai que mon toast, Monsieur le président, était bien une provocation pour le cas où Louis-Philippe trahirait et sortirait de la légalité. Tout nous engage à porter nos prévisions jusque-là. La marche du gouvernement peut faire supposer que Louis-Philippe est capable de trahir la nation, parce qu'il ne nous a pas donné assez de garanties de sa bonne foi pour ne pas nous faire craindre ce résultat. Tout ce que nous voyons nous rend sa loyauté suspecte; n'a-t-il pas lui-même trahi son roi, Charles X?

**Maître Dupont** : Je vous en prie, Monsieur le président, faites taire mon client qui, aveuglé par un sens naïf de l'honnêteté, ne se rend pas compte de ce qu'il dit.

**Le président** : Était-ce, de votre part, la manifestation d'un sentiment qui vous fut personnel, de présenter le roi des Français comme digne de recevoir un coup de poignard, ou bien était-ce votre intention de provoquer les autres à une pareille action?

**Évariste Galois** : Je voulais provoquer à une pareille action dans le cas où Louis-Philippe trahirait, c'est-à-dire dans le cas où il oserait sortir de la légalité. Tout engage à croire qu'il ne tardera pas à se rendre coupable de ce crime si ce n'est déjà fait.

**Le président** : Expliquez votre pensée.

**Évariste Galois** : Je la croyais claire.

**Le président** : N'importe! expliquez-la.

**Évariste Galois** : Eh bien! Je dirai que la marche du gouvernement peut faire supposer que Louis-Philippe trahira un jour, s'il n'a déjà trahi.

**Le Chœur** (*différentes voix*) : Il fut bien établi que Galois, malgré ses assertions, n'était pas privé de raison par les fumées du vin. ... Il avait à peine touché à la bouteille qui se trouvait devant lui et aucune liqueur n'avait été servie à ce banquet. ... Ses voisins de table, en bons compagnons, déclarèrent qu'ils avaient entendu le correctif «s'il trahit», sauf un qui refusa d'être assermenté.

**L'avocat général** : Monsieur le président, Messieurs les membres du jury, permettez-moi de vous faire remarquer que le correctif «s'il trahit» apparaît un peu comme un cheveu sur la soupe et me semble être l'invention de mon honorable confrère pour atténuer le geste régicide de son client.

**Maître Dupont** : Je proteste, Monsieur le président, je proteste.

**Le président** : Monsieur l'avocat général, je vous prie de retirer les paroles que vous venez de prononcer.

**L'avocat général** : Bien, Monsieur le président, Messieurs les membres du jury, je retire ces paroles. Permettez-moi, cependant, de souligner l'absurdité de ce «s'il trahit», ajout hypothétique de l'accusé. S'il a prononcé ces mots, accuser notre roi de trahison, c'est accuser la France de trahison. Notre roi sauva la société de l'anarchie des journées de juillet, il nous permit de revendiquer les acquis de nos révolutions. L'accuser de trahison, non, Monsieur le président, Messieurs les membres du jury, envisager une telle possibilité est ridicule. Oublions cette absurdité. Avec ou sans correctif, le toast n'en reste pas moins régicide. De plus, mon honorable confrère prétend qu'un restaurant n'est pas un lieu public et qu'un banquet donné dans un restaurant pour deux cents républicains est une réception privée. Je crois qu'il serait bon de clarifier les définitions de lieu public et de réception privée qui prennent un tout autre sens dans la bouche de mon distingué confrère.

**Le Chœur** : Il s'en suivit une longue discussion technique que nos oreilles laïques trouvent bien ennuyeuse. On va nous demander bientôt de rendre un verdict de culpabilité ou de non-culpabilité. Selon nous hors de tout doute, l'accusé est coupable. Il a porté un toast régicide. Nous le condamnerons à une peine exemplaire.

**Le Coryphée** : Mais que se passe-t-il? Le défenseur veut prendre la parole et l'accusé l'empêche.

*Évariste Galois retient Maître Dupont par la manche de sa toge.*

**Le Chœur** : Pauvre défenseur, il n'a pas la tâche facile avec un tel client.

*Évariste Galois s'avance et dit sur un ton très exalté :*

**Évariste Galois** : Monsieur le président, je vais répondre à quelques erreurs de l'avocat général. Il m'a objecté l'omission du correctif «s'il trahit!». Je dois dire que j'ai mieux aimé céder au vœu de mon avocat que de m'exposer à rester trois ou quatre mois en prison. Il est exact que je n'ai pas ajouté ce correctif.

**Le Chœur** : Oh!

**Évariste Galois** : Mais, je ne puis laisser passer sans réponse ce que vous a dit l'avocat général, qu'il était impossible que le roi ne trahisse. Personne n'a aujourd'hui la niaiserie de croire qu'un roi soit impeccable. Surtout depuis que les juges qui, sous Charles X, nous poursuivaient pour avoir dit qu'un roi pouvait faillir, ont prêté serment à un autre roi placé sur le trône par suite de la sottise du roi déchu. Les juges ne méritent plus la confiance du peuple.

**Le président** : Mon enfant, mon enfant taisez-vous, ne vous apercevez-vous pas que vous nuisez à votre propre défense? Maître Dupont, vous avez la parole.

**Maître Dupont** : Monsieur le président, Messieurs les membres du jury, je vais m'en tenir à faire une réfutation juridique du réquisitoire et à vous prouver que le restaurant ne peut être considéré comme un lieu public, donc par le fait même mon client ne peut être accusé d'avoir perturbé l'ordre public et n'a prononcé, en fait, qu'une boutade d'adolescent provocateur.

**Le Chœur** : Ah non! Vont-ils encore recommencer leur discussion à savoir si oui ou non un restaurant est un lieu public? Nous avons bien hâte que tout ceci finisse. Nous avons faim et soif et aucune sympathie pour cette tête brûlée d'Évariste Galois. Bouchons-nous les oreilles.

*Le Chœur se bouche les oreilles. Maître Dupont et l'avocat général font une plaidoirie silencieuse quelques secondes en faisant de grands gestes, avec toutes les mimiques appropriées. Évidemment, personne n'entend. Finalement, le président prend la parole et le chœur se débouche les oreilles.*

**Le président** : Vous avez entendu, Messieurs les membres du jury, les réquisitoires de l'avocat de la défense et de l'avocat général. Je n'ajouterai que quelques mots à leur plaidoirie. Y a-t-il parmi vous un seul père de famille qui n'ait un jour entendu son fils employer des paroles exaltées, dangereuses, compromettantes, mais, oh! combien généreuses, dans leur maladresse à exprimer leur désir de protéger leur belle patrie, leur société du joug possible de toute oppression. Et vous, dans votre enfance, face à votre père, n'avez-vous pas fait des affirmations dont vous ne mesuriez pas toutes les conséquences? Aujourd'hui, vous êtes devenus des citoyens honnêtes et responsables. Si l'un d'entre vous portait ce toast, le poids de la justice devrait l'écraser, car, vous, citoyens responsables, savez mesurer la portée de vos paroles. Mais, cet enfant, dans la fleur de l'âge, ce jeune homme devant qui s'ouvre la grande aventure de la vie, pouvez-vous en votre âme et conscience le condamner à l'oubli de la prison. Son exaltation, sa franchise, son honnêteté sont gages d'un destin qui rendra la France fière de l'avoir vu naître. Messieurs, vous pouvez vous retirer et commencer vos délibérations.

*Les membres du Chœur se retirent avec des signes d'émotion suscités par la plaidoirie du président, ils portent des mouchoirs à leurs yeux. Le silence se fait. Ils reviennent presque immédiatement.*

**Le président** : Messieurs, les membres du jury, êtes-vous en possession du verdict?

**Le Chœur** : Oui, Monsieur le président.

**Le président** : Veuillez nous le communiquer.

**Le Chœur** : Monsieur le président, nous avons conclu, à l'unanimité, qu'Évariste Galois est non coupable.

**Le président** : Monsieur Évariste Galois vous êtes acquitté. Vous pouvez quitter ce tribunal.

**Évariste Galois** : Puis-je reprendre mon couteau?

*Sur un signe d'assentiment du président, Évariste Galois prend son couteau, le referme et quitte la salle sans mot dire.*

**Le Chœur** : Évariste, Évariste que vas-tu faire? Toi, à qui on vient de donner une seconde chance, que vas-tu faire de cette liberté?

**Le Coryphée** : Attention, Évariste, calme tes ardeurs politiques révolutionnaires et retourne à tes révolutionnaires ardeurs mathématiques.

*Les avocats et le président quittent la salle du tribunal. Le Chœur est seul et commence à réciter sur un ton découragé et triste.*

**Le Chœur** : Évariste fait la sourde oreille. Il retourne à ses mathématiques pour apprendre que l'Académie refuse d'approuver son mémoire sur la résolution des équations.

**Le Coryphée** : Amer et désespéré devant ce nouvel échec, il reprend ses activités politiques. Le 14 juillet 1831, il participe à une manifestation organisée par le parti républicain.

**Le Chœur** : La veille, le préfet de police s'opposa à cette manifestation et la déclara séditieuse. On décida d'arrêter préventivement Évariste Galois.

**Le Coryphée** : La police se présenta à son domicile le 14 juillet au matin. Galois n'y était pas. Ayant revêtu l'uniforme défendu, armé d'une carabine chargée, de pistolets et d'un poignard, on le retrouve vers midi, à la tête d'un petit groupe d'étudiants républicains. Il est arrêté, en compagnie de son ami Ernest Duchatelet, sur le Pont-Neuf. Il est condamné en Police correctionnelle à six mois de prison ... pour port illégal d'un costume militaire. Le jugement est confirmé en Cour d'appel.

**Le Chœur** : Le spectre du toast régicide planait diffus sur les délibérations. La justice des conservateurs et des aristocrates, une première fois frustrée, prenait maintenant sa revanche.

**Le Coryphée** : La vie d'Évariste Galois ne tient plus qu'à six petits mois moins trois jours. Il les passera en prison puis, à la maison de santé du Sieur Faultrier, lorsque le choléra se déclarera à Paris.

## Scène 2

*Les deux tableaux de gauche sont maintenant au même niveau. Les décors ne changent pas, mais les personnages de ces deux tableaux peuvent s'apostropher. Ils peuvent aussi*

*monologuer sans s'adresser nécessairement l'un à l'autre. Arthur Schnitzler continue en sourdine une conversation avec Otto Schreier. Madame Galois est dans son salon. En bas, à droite, Évariste Galois écrit dans la chambre de la maison de santé et lit à haute voix ce qu'il écrit. Une chambre très simple presque monacale, un lit, une table, une chaise, une commode sur laquelle se trouve un pot à eau, un verre.*

**Le Chœur** : Le choléra sortit du delta du Gange en 1817 et arrive à Paris en 1832.

**Le Coryphée** : À cause de la présence du choléra et de la mauvaise santé d'Évariste après ces longs mois de prison, on le transfère, en mars 1832, à la maison de santé du Sieur Faultrier. Jouissant enfin d'une atmosphère plus conviviale, il continue ses recherches mathématiques.

*Madame Galois, de son salon, s'adresse à Arthur Schnitzler. Elle est infiniment triste.*

**Madame Galois** : Monsieur Schnitzler ne pourriez-vous pas écrire une pièce de théâtre qui finit bien? Ne laissez pas mon fils mourir une seconde fois. Sauvez-le, je vous en supplie. Cette deuxième mort, tout en la sachant inéluctable, je ne veux et ne peux l'accepter. Laissez-moi tenter de le sauver. Écrivez une scène où je pourrai le convaincre de ne pas se battre en duel ou alors, Monsieur Schnitzler, faites-moi mourir tout de suite. Inventez-moi une pneumonie. Regardez, je vais vous aider en laissant les fenêtres grandes ouvertes.

*Madame Galois se lève et va ouvrir les fenêtres qui se trouvent près du guéridon où était déposée la théière. Arthur Schnitzler donne l'impression d'entendre madame Galois. Mais il poursuit sa conversation avec Otto Schreier.*

**Otto Schreier** : Je viens de relire la quatrième scène de votre premier acte qui se passe au restaurant Les Vendanges de Bourgogne. Alexandre Dumas a-t-il vraiment assisté à ce banquet? Mais ... mon ami que vous arrive-t-il? On dirait que vous venez d'apercevoir un fantôme. ... Vous êtes tout blême.

**Arthur Schnitzler** : Excusez-moi, j'étais distrait. ... Oui, oui, il y assista réellement. Alexandre Dumas était une force de la nature. Il écrivait, mangeait, faisait la révolution, l'amour, voyageait, visitait ses amis, mais il avait mille amis, mille amours, il écrivait mille livres, il mangeait mille plats, il faisait mille révolutions. Saviez-vous que sa mère descendait d'une esclave noire de Saint-Domingue et que son père était baron d'empire?

**Madame Galois** : Monsieur Schnitzler, vous ne m'écoutez pas. Comment capter votre attention? ... Vous vous complaisez à raconter des anecdotes historiques sur Dumas, sur Stendhal. Vous voulez vous étourdir à force de paroles. Peut-être êtes-vous mal à l'aise face au génie de mon fils? Ou peut-être avez-vous peur de la souffrance à nu, sans pudeur? Vous mettez, dans sa bouche, ses propres paroles retenues par les écrits de l'époque. Mais, vous n'éprouvez aucune sympathie pour lui. Pourquoi ne l'avez-vous pas

laissé dormir dans la fosse commune? Vous vengeriez-vous sur lui de votre incapacité à comprendre les mathématiques?

*Arthur Schnitzler est distrait par les apostrophes de madame Galois mais essaie de poursuivre sa conversation avec Otto Schreier.*

**Arthur Schnitzler** : J'aurais bien aimé faire assister Hugo à ce banquet, même si je jouais un tour à la réalité. Mais il était devenu trop respectable avec le siècle et j'avais peur que sa respectabilité ne déteigne rétrospectivement sur l'esprit de ce banquet. C'était une époque passionnante, fourmillante d'artistes brillants et de politiciens intelligents.

**Otto Schreier** : Les artistes de notre siècle ont retenu la brillance, mais qu'en est-il advenu de l'intelligence de nos politiciens?

**Arthur Schnitzler** : Mon ami, mon ami, ne parlons pas de politique. Mieux vaut s'en tenir à celle de l'autre siècle. Bon, enfin, il faut m'arrêter et revenir à ce triste jeune homme qui pèse de tout son génie sur ma conscience. Ajax ou Julien Sorel? Lequel des deux? Qui est ce jeune homme à la triste figure? Mon ami Freud m'aiderait-il à le mieux comprendre? Il m'a déjà dit que j'étais son alter ego.

*En entendant ces mots, madame Galois s'avance vers Schnitzler.*

**Madame Galois** : Voilà ce qu'il faut dire, Monsieur Schnitzler : « Évariste Galois, grâce à un arrangement de dernière minute, réussit à faire entendre raison à ses adversaires. Il retourna à la maison paternelle où il put enfin laisser son génie s'épanouir. » Vous tournerez ceci en quelques phrases bien rythmées et me donnerez à dire deux ou trois belles répliques qui feront comprendre à mon fils que cette maison est la sienne et qu'il pourra toujours y trouver amour, paix et compréhension.

**Arthur Schnitzler** (*parlant tout seul*) : Évariste est mort avec le regard de l'adolescent qui n'a pas eu le temps de trouver l'humour de la maturité et de retrouver le rire de l'enfant. ... Mes héros ont toujours eu la faculté de s'analyser, de se questionner. ... Mais permettre à Évariste de s'analyser serait le trahir. Je ne peux trahir dans la mort cet homme enfant qui se dit trahi par la vie.

*L'éclairage se dirige vers la scène de la pension, à droite, en bas.*

**Évariste Galois** (*lisant à haute voix tout en écrivant*) : Le second feuillet de cet ouvrage n'est pas encombré par les noms, prénoms, qualités, dignités et éloges de quelque prince avare dont la bourse se serait ouverte à la fumée de l'encens avec menace de se refermer quand l'encensoir serait vide. On n'y voit pas non plus, un hommage respectueux à quelque haute position dans les sciences, à un savant protecteur, chose pourtant indispensable (j'allais dire inévitable) pour quiconque à vingt ans veut écrire. Je ne dis à personne que je doive à ses conseils ou à ses encouragements tout ce qu'il y a de bon dans mon ouvrage. Je ne le dis pas car ce serait mentir. Si j'avais à adresser quelque

chose aux grands de ce monde ou aux grands de la science, je jure que ce ne seraient pas des remerciements. Je dois aux uns de faire paraître si tard le premier de deux mémoires, aux autres d'avoir écrit le tout en prison, séjour que l'on a tort de considérer comme un lieu de recueillement.

*L'éclairage revient vers le Café Central.*

**Otto Schreier** : Vous m'avez donné le goût de relire les mémoires d'Alexandre Dumas et j'y ai retrouvé des passages presque textuels de cette pièce de théâtre. Ne serez-vous pas accusé de plagiat?

**Arthur Schnitzler** : De quoi m'accusera-t-on? D'avoir pris les paroles d'Alexandre Dumas et de les avoir mises dans sa bouche? Au pis, pourra-t-on dire que j'ai mis celles de Stendhal ou de Hobbes dans la bouche de Frédérick Lemaître? Mais, celui-ci a une si grande gueule qu'il y a de la place pour toutes les paroles de son époque. Je ne prendrai guère ces accusations au sérieux. Nos continents littéraires sont si riches. Je prends la peine de les moissonner au lieu de les polluer de nouvelles phrases. Je vole les anciens et les modernes impunément et je me déssole de ne pouvoir voler les auteurs futurs.

**Otto Schreier** : Vous êtes fatigué, mon ami.

**Arthur Schnitzler** : Oui, je suis fatigué, Otto. Cette nuit est si longue. Que dirait mon ami Freud de ce drame que j'écris? Il le trouverait tout à fait irréaliste. «Tu as conçu la carapace d'un ange impie asexué» me dirait-il.

**Otto Schreier** : Vigeland avait fait une sculpture du mathématicien Abel en habit d'Adam avant la chute. Ce fut un beau scandale. L'université refusa la statue et en commanda une autre avec pantalon, veston et tout l'attirail d'un digne professeur.

**Le Chœur** (*sentencieux*) : Nous n'avons jamais craint la nudité de nos statues. Quelle déchéance!

**Otto Schreier** : On remisa la nudité d'Abel dans les caves des musées royaux de Norvège alors qu'on exposait celle d'Hercule. Faut-il en conclure que la nudité d'un demi-dieu est moins choquante que celle d'un génie mathématique?

**Otto Schreier** : Si vous donnez un sexe à votre ange impie, prenez garde! Il pourrait subir le même sort.

**Madame Galois** (*d'une voix forte et autoritaire*) : Arrêtez! Je n'ai plus de patience. Ne voyez-vous pas que mon fils est désespéré! Ne percevez-vous pas l'angoisse qui l'habite? Faut-il que je vous parle de mon utérus desséché saignant à nouveau devant la densité de ses souffrances pour vous faire réagir? Vous ne pensez qu'au succès de votre pièce. Qu'est mon fils sous votre plume? Un être tout d'arêtes et d'exaltation déséquilibrée. ... (*D'une voix plus douce.*) Mais, vous oubliez qu'il a réellement vécu durant ces trop courtes vingt années. ... Qu'il est touchant de lire dans ses écrits son amour pour la vraie

science, cette confiance dans le lecteur inconnu, cette foi profonde dans l'avenir. ... J'ai voulu parler de ses beignets favoris, mais vous m'avez vite renvoyée à mes fourneaux. J'ai voulu décrire un de ses petits gestes caractéristiques, une de ses petites habitudes qui l'auraient rendu plus cher à votre public, mais vite vous m'avez interrompue. ... Vous ne comprenez rien à la tendresse, monsieur Schnitzler. ... Mon petit, mon cher petit, je voudrais te prendre dans mes bras, je voudrais te sauver de tous ces futurs auteurs qui t'assécheront sous le terme de génie, rempliront ta vie d'équations et qui oublieront qu'un jour tu as souri en regardant la branche fleurie d'un cerisier.

*Madame Galois s'assoit dans son fauteuil. Elle pleure doucement. L'éclairage se dirige vers Galois assis à une table. Un instant de silence.*

### **Évariste Galois** (*écrivait et lisait à haute voix*)

Le premier mémoire n'est pas vierge de l'œil du maître; un extrait envoyé en 1831 à l'académie des sciences a été soumis à l'inspection de M. Poisson, qui est venu dire en séance ne point l'avoir compris. Ce qui, à mes yeux fascinés par l'amour-propre d'auteur, prouve simplement que M. Poisson n'a pas voulu ou n'a pas pu comprendre, mais prouvera certainement aux yeux du public que mon livre ne signifie rien. Tout concourt donc à me faire penser que, dans le monde savant, l'ouvrage que je soumetts au public sera reçu avec le sourire de la compassion. ... Je me suis demandé, mon livre terminé, ce qui le rendait si étrange à la plupart des lecteurs, et rentrant en moi-même, j'ai cru observer cette tendance de mon esprit à éviter les calculs dans les sujets que je traitais. On doit prévoir que, traitant des sujets aussi nouveaux, bien souvent des difficultés se sont présentées que je n'ai pu vaincre. Aussi dans ces deux mémoires trouvera-t-on souvent la formule 'je ne sais pas'. On ne se doute pas qu'un auteur ne nuit jamais tant à ces lecteurs que quand il dissimule une difficulté. Quand la concurrence c'est-à-dire l'égoïsme ne régnera plus dans les sciences, quand on s'associera pour étudier, au lieu d'envoyer aux académies des paquets cachetés, on s'empressera de publier ses moindres observations pour peu qu'elles soient nouvelles, et on ajoutera : 'je ne sais pas le reste'.

*Évariste Galois reste assis, pensif.*

### **Le Chœur**

Après une telle préface, que reste-t-il à notre héros sinon de mourir en héros?

### **Le Coryphée**

Mais le sort n'en a pas fini avec lui. Il lui jouera un dernier tour en le faisant mourir pour une bêtise à la mode : le duel à cause d'une femme.

### **Le Chœur**

Nous sommes le 29 mai 1832, la veille de son duel, son avant-dernière nuit de condamné à mort. ... Le destin s'avance d'un pas égal et sûr, malgré les exhortations d'une mère au cœur de sa nuit, ... malgré la déception d'un auteur qui se rend compte de la futilité de son entreprise.

### Scène 3

*Les trois tableaux sont à la même hauteur. C'est la veille du duel. Tous les personnages peuvent dialoguer ensemble, il n'y a aucune séparation entre les trois décors qui semblent s'unifier : le Café Central, où se trouvent Otto Schreier et Arthur Schnitzler, le salon de madame Galois où se trouvent madame Galois et dans un coin en retrait Auguste Chevalier, finalement, plus vers la droite, la chambre de la maison de santé du Sieur Faultrier. Galois est assis à une table et écrit son testament mathématique ainsi que des lettres à ses amis. Évariste Galois écrit tout en lisant à haute voix.*

**Évariste Galois** : Je prie les patriotes mes amis de ne pas me reprocher de mourir autrement que pour le pays. Je meurs victime d'une infâme coquette. C'est dans un misérable cancan que s'éteint ma vie. Oh! Pourquoi mourir pour si peu de chose, mourir pour quelque chose d'aussi méprisable! Je prends le ciel à témoin que c'est contraint et forcé que j'ai cédé à une provocation que j'ai conjurée par tous les moyens. Je me repens d'avoir dit une vérité funeste à des hommes si peu en état de l'entendre de sang-froid. Mais enfin j'ai dit la vérité. J'emporte au tombeau une conscience nette de mensonge, nette de sang patriote. Adieu! J'avais bien de la vie pour le bien public. Pardon pour ceux qui m'ont tué, ils sont de bonne foi.

*Madame Galois dans son salon semble entendre les paroles d'Évariste.*

**Madame Galois** : Ce que je trouve pathétique c'est ce détournement de l'honneur qui assombrit les derniers moments d'Évariste. Il voulait mourir pour sa patrie et il sacrifie sa vie pour une banale provocation. Encore et toujours, il est Ajax qui, voulant tuer les Argiens, est aveuglé par la déesse et massacre les troupeaux. L'honneur dévié par le sort, impossible à vingt ans de survivre à cette honte.

*Le Chœur récite, quatre voix différentes, comme s'il lisait les dix commandements.*

**Le Chœur** : Tu pardonneras tout au génie, même s'il est ivre, s'il a un poignard à la main et porte un toast régicide. ... Tu accepteras tout d'un génie même s'il insulte, répond par des boutades impertinentes et force par son mauvais caractère sa mère à s'exiler de sa maison. ... Tu l'entoureras de petits soins et l'admireras sans défaillir.

**Le Coryphée** : Celui qui s'opposera au génie deviendra, pour la postérité et les siècles à venir, un incompetent, un idiot, un assassin, une prostituée de bas étage.

**Le Chœur** : Ainsi soit-il.

**Arthur Schnitzler** : Un génie restera toujours un incompris, un opprimé, un affamé relégué par une époque aveugle à la gloire posthume. Je n'y peux rien changer.

**Le Chœur** : Arthur Schnitzler! Arthur Schnitzler! Tu n'as rien compris parce que tu voulais expliquer cet être unique avec les stéréotypes de ton monde. Écoute parler cette mère éplorée. Elle trouve les accents de la vraie tragédie pour parler de la vie de son fils.

Retourne à ta pratique médicale et à cette pauvre mademoiselle Else qui partage ton scepticisme et ta résignation. Là est ta vraie force.

**Le Coryphée** : Et toi Évariste! Pourquoi te devais-tu d'être aussi impatient, toi, porteur d'un si rare génie et victime d'un injuste destin? Ta courte vie a été déviée tout comme ta mort le deviendra.

*Le Chœur réfléchit quelques instants, puis avec véhémence attaque le passage suivant.*

**Le Chœur** : Et puis non! Arrêtez! Nous nous trompons tous! ... Ce n'est pas la fatalité qui s'acharne sur ce jeune homme mais sa stupidité de jeune écervelé romantique. ... Notre grand Schiller ne disait-il pas : « Contre la stupidité, les dieux eux-mêmes mènent un combat perdu. »

**Le Coryphée** : Ah! Nous n'aurions jamais dû nous aventurer hors des sentiers de la tragédie grecque. Tout devient confus, dominé par la libre expression de la sensibilité, dominé par les chevaux sauvages du génie romantique et non plus par les seules vertus patriotiques et morales. Le Romantisme a pris la cité d'assaut. C'est un cheval de Troie qui s'y est introduit et mine de l'intérieur la force de nos jeunes.

**Le Chœur** : L'idéal grec est perverti et notre rôle n'est plus que le pâle reflet d'une gloire sans objet.

**Le Coryphée** : Nous sommes forcés à nous battre contre nos états d'âme.

**Le Chœur** : Nos états d'âme ont pris la place des armées héroïques de l'Antiquité. ...

**Le Coryphée** : La fatalité a été galvaudée et n'est plus qu'un mot qu'on invoque sans cesse pour justifier des enchaînements qui ne sont dus qu'à l'action des sentiments et non plus à l'action des dieux.

**Le Chœur** : Et maintenant, que reste-t-il à ce jeune homme, sinon de se laisser prendre dans les affres sentimentales d'une aventure amoureuse.

**Le Coryphée** : Qu'à cela ne tienne. Elle viendra cette aventure sentimentale qui fera de notre héros un Roméo de parodie au bras d'une Juliette anonyme.

**Le Chœur** : Détournement de la vie, détournement de la mort, détournement de l'amour.

*Stéphanie Dumotel, tout essoufflée, entre en courant.*

**Stéphanie Dumotel** : Oui, c'est bien moi. Il était temps. La pièce s'achève. J'étais dans les coulisses depuis longtemps, mais on ne me laissait pas entrer en scène. Enfin, j'y suis et j'y resterai, du moins jusqu'à la fin de cette scène, car, si je retourne en coulisse, j'ai bien peur qu'on ne veuille pas me laisser revenir. Monsieur Schnitzler ne semble pas être dans son assiette, .. il est tout pâle. Quelle déveine! Et s'il allait mourir avant la fin de

cette scène! Que ferais-je? ... On verra bien. .... (*S'adressant au public.*) Je dois premièrement vous dire que c'est à cause de moi que cet écervelé va mourir. ... Il a couru après. Je n'ai aucun regret.

*Arthur Schnitzler se lève et s'avance vers Stéphanie Dumotel qui se trouve au milieu du décor des trois scènes un peu dans un 'no man's land' vers l'avant.*

**Arthur Schnitzler** : Mademoiselle Dumotel, s'il vous plaît, ne réduisez pas mon œuvre à néant. J'ai essayé de faire une pièce de théâtre qui racontait le plus fidèlement possible la vie d'Évariste Galois. Tous les faits jusqu'ici rapportés sont exacts et historiquement vérifiés. On ne sait rien de vous. Les biographes d'Évariste vous mentionnent à peine et quand ils le font, je me permets de vous le rappeler, ce sont, Mademoiselle, dans des termes très peu flatteurs. S'il vous plaît, Mademoiselle Dumotel, retournez en coulisse.

*Arthur Schnitzler retourne à sa table et écrit rapidement. Otto Schreier, à ses côtés, lit le texte. Durant les conversations, Stéphanie Dumotel va de l'un à l'autre, essaie d'attirer l'attention, se décourage, s'assoit, se lève, ne peut rester en place.*

**Stéphanie Dumotel** : Écoutez, je suis ici, maintenant. Je vais vous raconter, moi, ce qui s'est réellement passé. C'est à mon tour. Personne ne me fera taire. Vous avez peur que j'égratigne la réputation de votre petit génie. Je me suis tue assez longtemps. Premièrement, à cause des convenances imposées par l'éducation aux filles de mon époque, ensuite, à cause de la réputation de ma famille. .. Voyez-vous, Monsieur Schnitzler, je me suis mariée, j'ai eu des enfants. J'ai eu, somme toute, une bonne vie, je ne dois pas me plaindre. Je dois aussi avouer que mes parents ne voulaient pas que mon nom soit associé à ce républicain exalté, accusé d'un toast régicide. Maintenant, je n'ai plus rien à perdre et tout à gagner. Je sais ce que les biographes disent de moi : une infâme coquette, une coquette de bas étages, une libertine, un agent provocateur, en un mot : une personne très peu recommandable.

**Otto Schreier** : Arthur, pourquoi écrire ce discours insupportable? Pourquoi soudainement cet étalage de sentiments? Que va-t-on apprendre de plus? Faites-la taire, que diable! Croyez-vous que j'apprécierais davantage Mozart si j'entendais les potins de sa femme, de sa belle-mère, de ses belles soeurs? Mon ami ...

**Stéphanie Dumotel** : Monsieur Schreier, je ne vous ai pas interrompu quand vous vous enthousiasmez lors de vos descriptions mathématiques. Chacun son tour. Écoutez-moi.

**Le Chœur** : Elle a raison. Chacun son tour. De toute façon, il faut quand même le reconnaître, nous préférons les histoires d'amour aux théorèmes mathématiques.

**Arthur Schnitzler** (*fâché, énervé*) : Il n'y a pas que mademoiselle Dumotel que j'aimerais faire taire. Je ne peux plus supporter ce chœur insidieux qui met toujours son mot au moment le plus inopportun, qui ne sait plus sur quel pied danser, le pied classique, grec ou ... romantique, qui se prend pour la conscience du bon goût et qui finalement m'empêche de rejoindre Évariste Galois au fond de son désespoir.

**Le Chœur** : Non, mais vous entendez. Il nous accuse!

*Auguste Chevalier quitte le salon et va dans la chambre de la maison de santé, il ramasse des papiers qui se trouvent à terre et sur la table pendant qu'Évariste continue à écrire.*

**Auguste Chevalier** : Je recueille tous les bouts de papier, des plus petits aux plus grands, même ceux qui sont en boule et complètement rayés. Dans une œuvre interrompue par la mort, l'inachevé prend valeur. Ces bouts de papier deviendront, un jour, des bouts de la grande encyclopédie de la science universelle. (*Il se penche au-dessus de l'épaule d'Évariste.*) Évariste est en train de m'écrire. Que dit-il?

**Évariste Galois** : Paris, le 29 mai 1832. Mon cher ami, j'ai fait en analyse plusieurs choses nouvelles. Les unes concernent la théorie des Équations, les autres les fonctions intégrales. Dans la théorie des équations, j'ai recherché dans quels cas les équations étaient résolubles par des radicaux : ce qui m'a donné l'occasion d'approfondir cette théorie, et de décrire toutes les transformations possibles sur une équation lors même qu'elle n'est pas soluble par radicaux.

*Auguste Chevalier retourne au salon. Évariste est interrompu par Stéphanie Dumotel.*

**Stéphanie Dumotel** : Ah! Non. Je ne peux même pas respirer sans que l'on m'ôte la parole de la bouche. Ce n'est qu'un théâtre d'hommes qui manie l'arme de la parole comme celle de leur pénis. Ils n'y mettent, selon leur habitude, que la maman et la putain. Et seule la maman a droit de parole, car la putain pourrait déranger leur petit monde bien ordonné. Je suis hors propos, hors contexte, hors temps, hors époque. Mon époque ne m'a pas donné le droit de dire ces choses

**Évariste Galois** (*interrompant à son tour*) : On pourra faire avec tout cela trois mémoires. Le premier est écrit, et malgré ce qu'en a dit Poisson, je le maintiens avec les corrections que j'y ai faites.

**Stéphanie Dumotel** : Vous me cachez comme un péché honteux. Avez-vous peur que je brise en mille miettes le mythe d'Évariste? Pourquoi aucun de vous n'a essayé de savoir ce qui s'était réellement passé. On me traite d'infâme coquette, parce qu'un génie s'est épris de moi. Qu'ai-je fait sinon briser une relation pour laquelle il n'y avait aucun avenir. J'ai eu la franchise de cette brisure. Évariste avait peut-être le génie de la tête, mais non celui du cœur. Son exaltation maladive me fit peur, il brûlait tout ce qu'il approchait. Vous, Auguste Chevalier, qui l'avez si bien connu, pourquoi vous taire encore? Évariste vous a dit avoir épuisé en un mois la plus belle source de bonheur qui soit dans l'homme, de l'avoir épuisée sans bonheur, sans espoir, sûr qu'on est de l'avoir mise à sec pour la vie. Est-ce le discours d'un homme de sens ou ne serait-ce plutôt le discours d'un enfant à qui l'on a retiré son jouet favori? Et vous, vous, Monsieur Schnitzler, qui comme Freud, tombez dans une misogynie hystérique, qu'avez-vous fait pour comprendre cet être happé par un génie qui l'empêchait de vivre et de sourire à la vie? J'aurais pu vous aider. Vous n'avez pas eu confiance en moi.

**Évariste Galois** : Tu sais, mon cher Auguste, que ces sujets ne sont pas les seuls que j'ai explorés. Mes principales méditations depuis quelque temps étaient dirigées sur l'application à l'analyse transcendante de la théorie de l'ambiguïté.

**Stéphanie Dumotel** : Tout cela est tellement triste.... Je n'ai pas su m'y prendre moi non plus. Je voudrais seulement l'espace d'une deuxième chance. Avec ma vie derrière moi, je pourrais maintenant trouver les mots qui calment, les regards qui comprennent, apaisent et pardonnent.

**Évariste Galois** : Mais je n'ai pas le temps et mes idées ne sont pas encore bien développées sur ce terrain qui est immense. Tu feras imprimer cette lettre dans la revue encyclopédique.

**Otto Schreier** : Pourquoi envoyer votre héros à la mort de cette façon? N'est-ce pas quelque peu mélodramatique de l'envoyer se battre en duel?

**Arthur Schnitzler** : Vous oubliez que mourir lors d'un duel était aussi banal que mourir aujourd'hui dans un accident de train ou de voiture. On se provoquait en duel pour un oui ou pour un non.

**Le Chœur** : L'honneur avait des droits que la raison n'avait pas.

**Auguste Chevalier** : Victor Hugo, à dix-neuf ans, provoque en duel quelqu'un qui, le prenant pour un enfant, lui enlève le journal qu'il lisait. Il reçoit un coup d'épée au bras qui retarda la parution de Han d'Islande de quinze jours.

**Le Chœur** : Le duel était toléré comme un mal nécessaire.

**Arthur Schnitzler** : Vous n'avez qu'à lire les journaux de l'époque. Chaque jour, on y annonçait les duels et leurs conditions. On se bat en duel pour une insulte, une femme, la politique, une critique, une remarque un peu osée. Toute excuse est bonne pour sortir l'épée ou les pistolets.

**Auguste Chevalier** : La rencontre entre les adversaires est réglée comme un ballet rituel. Ce sport dangereux n'était plus le seul apanage des nobles. La révolution avait démocratisé le duel et les jeunes républicains, voulant émuler les nobles, s'en donnaient à cœur joie.

**Otto Schreier** : Nous assistons à la démocratisation de la bêtise. Je crois que la bêtise est la chose du monde la mieux partagée.

**Stéphanie Dumotel** : Pourquoi ne voulez-vous pas m'entendre? N'ai-je pas eu le courage de jeter les yeux sur ce dangereux révolutionnaire à la mine fragile? N'ai-je pas eu la patience d'écouter ses descriptions ... de résolution d'équateur ... radicale ...

**Le Chœur** : Elle doit vouloir dire : résolution d'équations par radicaux. C'est évident, elle n'a rien compris. Elle aurait dû, comme nous, boire une tasse de café et tout serait devenu clair comme du café.

**Stéphanie Dumotel** : Je l'ai écouté, avec respect et admiration, comme il sied à une jeune fille d'écouter.

**Le Chœur** : Son éducation l'avait préparée à ce rôle. Elle n'a aucun mérite.

**Stéphanie Dumotel** : Évariste a cru que cette attitude était le signe d'une dévotion exclusive, totale, et éternelle. Lorsqu'avec la même attitude réfléchie, j'ai écouté son copain, monsieur Duchatelet, me parler de ses intérêts, Évariste n'a pu contrôler sa jalousie. Il a dit que j'étais libertine et coquette. Je me plains de cet état de choses à quelques amis? Mes amis l'accusèrent alors de m'avoir insultée et humiliée. Nous, pauvres femmes, que faisons-nous devant l'insulte? Nous ne pouvons nous battre en duel. Nous nous battons toujours par procuration. Une bonne conversation aurait tout arrangé. Mais non, ils commencèrent à régler les détails du duel.

**Le Chœur** : Attention, Stéphanie, vous laissez entendre que monsieur Duchatelet était l'adversaire d'Évariste.

**Le Coryphée** : Vous, pauvres femmes, vous ne vous battez pas en duel, mais vous faites des insinuations. Des insinuations qui amènent au duel.

**Évariste Galois** (*écrivain et lisant à haute voix*) : Je me suis souvent hasardé dans ma vie à avancer des propositions dont je n'étais pas sûr. Mais tout ce que j'ai écrit là est depuis bientôt un an dans ma tête, et il est trop de mon intérêt de ne pas me tromper pour qu'on me soupçonne d'avoir énoncé des théorèmes dont je n'aurais pas la démonstration complète. Tu prieras publiquement Jacobi ou Gauss de donner leur avis non sur la vérité, mais sur l'importance des théorèmes. Après cela il se trouvera, j'espère, des gens qui trouveront leur profit à déchiffrer tout ce gâchis. Je t'embrasse avec effusion. Évariste Galois, le 29 mai 1832.

**Stéphanie Dumotel** : Évariste va mourir! Évariste va mourir! N'y a-t-il sur cette terre une seule personne qui puisse arrêter cette boule de neige grossissant à vue d'œil dans sa descente vertigineuse. Comment démêler cet écheveau d'erreurs, d'exagérations, de fausse humiliation blessée de jeune coq monté sur ses ergots? Pourquoi la science, qui se déclarera bientôt veuve de ce génie, ne se lève-t-elle pas pour protéger son enfant égaré? Quel dieu lui fait défaut outre celui de la raison?

**Otto Schreier** : Ne croyez-vous pas que l'envolée d'Alexandre Dumas décrivant si longuement la révolution de juillet n'enlève à votre pièce l'unité d'action?

**Arthur Schnitzler** : Peut-être avez-vous raison, je ne sais plus.

**Otto Schreier** : Après tout, Évariste Galois n'a pas participé à cette révolution.

**Arthur Schnitzler** : C'est juste, mais son cœur y était, sa volonté y était. Je voulais que l'on visualise ce manque à vivre dans l'action révolutionnaire qui le rongea jusqu'à la fin de sa trop courte vie, comme je voulais que l'on comprenne cet envol de son esprit vers des structures abstraites et générales qui l'anima jusqu'à la dernière nuit.

**Otto Schreier** : Oui, je comprends. Je donnerais mon âme pour voir ce qu'il a vu et rejoindre d'un coup d'esprit les hauteurs qu'il atteignit.

**Stéphanie Dumotel** : Pourtant, tu étais si beau, Évariste, quand, assis sur le banc du Jardin des plantes, face à l'arbre planté par Buffon, tu me parlais des symétries cachées. Qu'ai-je fait pour que ton cœur se sente fêlé à jamais comme une vieille cloche ne pouvant plus sonner les heures joyeuses de la vie? Qu'ai-je fait pour mériter ta mort? T'ai-je condamné à mort?

**Le Chœur** : Ils sont là, suppliants, comme s'ils voulaient arrêter le dénouement, essayer de convaincre une dernière fois ce jeune homme têtue. Ils reprennent, chacun à leur tour, les paroles de notre grand Sophocle : « Calme-toi, permets à tes amis de fléchir ta résolution et laisse fuir ces sombres pensées. »

**Otto Schreier** : Mon ami, je ne vous reconnais plus. Que vous arrive-t-il? La mort de votre personnage principal vous affecte-t-elle à ce point? Vous le saviez pourtant, avant de commencer, qu'il devait mourir! Ce n'est pas une surprise, c'est l'histoire, ce n'est pas de la fiction, c'est de la vie qui meurt.

**Évariste Galois** : J'ai été provoqué par deux patriotes... il m'a été impossible de refuser. Je vous demande pardon de n'avoir averti ni l'un ni l'autre de vous. Mais mes adversaires m'avaient sommé sur l'honneur de ne prévenir aucun patriote. Votre tâche est bien simple: prouver que je me suis battu malgré moi, c'est-à-dire, après avoir épuisé tout moyen d'accommodement, et dire si je suis capable de mentir, de mentir pour un si petit objet que celui dont il s'agissait. Gardez mon souvenir, puisque le sort ne m'a pas donné assez de vie pour que la patrie sache mon nom. Je meurs votre ami.

**Madame Galois** : Faut-il déjà nous résigner? Faut-il déjà accepter l'irréversible, l'inévitable? À quoi a servi cette pièce de théâtre, sinon à raviver des souffrances qui, avec le temps, s'étaient peu à peu atténuées.

*Tous quittent la scène, sauf Arthur Schnitzler assis au Café Central et madame Galois dans son salon. L'éclairage se concentre sur Évariste Galois, il se lève et parle d'une voix très douce, comme pour calmer ses démons.*

**Évariste Galois** (*triste et méditatif*) : -- L'immortalité n'est que la trace laissée dans la mémoire des hommes. ... J'ai perdu mon père et personne ne l'a remplacé. À quoi sert de vivre dans un monde souillé qui me méprise et que je méprise? (*Plus fort.*) Oh! Maman, c'est à cette heure que je me souviens de mes premières années. À cette heure qui annonce les dernières de ma vie. Maman, te rappelles-tu d'Ajax? Comme tes

enseignements m'ont enchanté, petite maman. « Les dieux me sont hostiles, l'armée grecque me hait, je suis un objet d'horreur pour tout ce pays troyen ... Il faut chercher quelque moyen de montrer à mon vieux père que son sang n'a pas dégénéré. C'est bassesse de désirer une longue vie, si elle n'a que des maux à nous offrir. ... Vivre ou mourir, mais sans faillir à l'honneur, c'est le devoir de l'homme bien né. ... Je n'ai rien à dire de plus. »

*Quelques moments de silence.*

**Évariste Galois** (*criant, désespéré*) : Père, père, je ne vous ai pas trahi, ne me laissez pas seul, tendez-moi votre main, j'ai peur de toutes ces ombres qui se profilent devant moi.

*Évariste Galois tombe et pleure replié en fœtus sur le plancher. Tout est plongé dans le noir. Doucement l'éclairage revient et éclaire Schnitzler. Il est seul dans le Café Central, et lentement, méthodiquement, il déchire son manuscrit en silence. Ensuite l'éclairage se concentre sur madame Galois, dans son salon, qui berce, dans ses bras, un enfant imaginaire en chuchotant des mots tendres. Le Coryphée, dans le noir, commence à réciter. Ensuite, on entend le Requiem de Mozart.*

**Le Coryphée** : Le duel eut lieu de très bonne heure le 30 mai 1832, à Gentilly, non loin de l'étang de la Glacière. La balle qui atteignit Galois avait été tirée à vingt-cinq pas. Il mourut à l'hôpital Cochin le lendemain, à dix heures du matin, après avoir reçu la visite de son frère et avoir refusé l'assistance d'un prêtre. Le samedi, 2 juin, Galois fut porté en terre.

**Le Chœur** : Deux à trois mille républicains se donnèrent rendez-vous pour déposer un de leurs plus jeunes compagnons dans la fosse commune du cimetière Montparnasse.

*On entend le Requiem de Mozart pendant que le rideau descend.*

**FIN**

## Notes

Les paroles dites par Évariste Galois sont pour la plupart des paroles qu'il a vraiment prononcées ou écrites et qui ont été rapportées soit par Dumas, Raspail, les notes du procès, ou encore trouvées dans les écrits personnels de Galois. Certains passages ont été pris presque textuellement des Mémoires d'Alexandre Dumas, des écrits de Stendhal et du livre de Paul Dupuy.

Acte I, scène 1 : Nulle part, dans les écrits consultés, il est dit que Louis Auguste Blanqui assista aux funérailles du père d'Évariste Galois. Louis Auguste Blanqui théoricien socialiste et homme politique français, 1805-1881. Affilié au carbonarisme, chef de l'opposition républicaine puis socialiste après 1830, il fut un des dirigeants des manifestations ouvrières de février à mai 1848 et joua un rôle important dans la Commune. Ses idées qui lui valurent de passer 36 années en prison, inspirèrent le syndicalisme révolutionnaire de la fin du siècle.

Acte I, scène 2 : L'École normale supérieure porte à ce moment le nom d'École préparatoire. Cette rencontre entre Madame Galois, Alfred et Auguste Chevalier n'a peut-être pas eu lieu, mais les faits rapportés sont historiques.

Acte I, scène 3 : Vers 1930, le Café Central est un des lieux de rencontre des intellectuels de Vienne. Il est plausible que Gödel y soit allé. Schnitzler est mort en 1931 à Vienne. Otto Schreier est un mathématicien autrichien de cette époque.

Acte I, scène 4 : (1) Les caractères mentionnés dans cette scène ont existé. Il est vraisemblable qu'ils aient assisté au banquet. Alexandre Dumas et un comédien de la troupe du roi étaient présents. Alexandre Dumas, dans ses Mémoires, raconte la scène du restaurant où Évariste Galois prononça son toast régicide. (2) La préface du livre d'Alexandre Dumas *Le grand dictionnaire de cuisine* mentionne les restaurants chinois de San Francisco. Cependant, cette constatation aurait pu être faite aux alentours de 1870.

Acte II, scène 1 : La scène du procès fut inspirée par quelques paragraphes de *Mes Mémoires* d'Alexandre Dumas ainsi que par des extraits du vrai procès (!) qui se trouvent dans le livre de Alexandre Dumas, *Évariste Galois, Révolutionnaire et Géomètre*. L'auteur y reproduit un extrait du *Journal des Débats*, numéro du 16 juin 1831.

Acte II, scène 2 : La préface de Galois fut, en fait, écrite à la prison de Ste-Pélagie, en 1831 et non à la maison de santé.

## Documentation

Arnoux, A., *Algorithme*, Grasset, 1948

Bell, E.T., *Men of mathematics*, Simon and Schuster, 9<sup>th</sup> printing, New York, 1937.

Bourgne, R. et J.-P. Azra, *Écrits et Mémoires mathématiques d'Évariste Galois*, Gauthier-Villars, Paris, 1962.

Dalmas, A., *Évariste Galois, Révolutionnaire et Géomètre*, Le Nouveau Commerce, 1982.

Delacroix, E., *Correspondance générale*, publiée par A. Joubin, Tome 1, 1804-1837, Paris, Librairie Plon, 1935.

Delacroix, E., *Journal d'Eugène Delacroix*, Tome 1 1822-1852, publié par A. Joubin, Paris, Librairie Plon, 1932.

Dumas, A., *Mes Mémoires*, Meline, Cans et Compagnie, Bruxelles, 1852.

Dumas, A., *Mes Mémoires*, Tome 11, Éditions Denoël, 1942.

Dumas, A., *Le grand dictionnaire de cuisine*, (1873) Tchou, éditeur, 1965.

Dupuy, P., *La vie d'Évariste Galois*, Éditions Jacques Gabay, 1992.

Filon, A., *Mérimée et ses amis*, Librairie Hachette, Paris 1894.

Rothman, T., Genius and Biographers : The fictionalization of E. Galois, Ame. Math. Monthly 89 84-106, 1982.

Stendhal, *Racine et Shakespeare*, Calmann-Lévy, Paris.

Stendhal, *Le Rouge et le Noir (Chronique du XIXième siècle)*, Édition de P.-G. Castex, Éditions Garnier Frères, Paris, 1973.

Taton, R., Evariste Galois and his contemporaries, Bull. London Math., Soc 15, (2) 107-118, 1983.